C L E F
D U
G R A N D O Œ U V R E,
O U
L E T T R E S
D U
S A N C É L R I E N T O U R A N G E A U.
A M A D A M E
L. D. L. B * * *
T. D. F. A. T.
Dans la première, sera enseigné où trouver la matière
des Sages. Dans la seconde, les vertus & merveilles
de l’Elexir blanc & rouge, sur les trois Regnes de
la Nature. Dans la troisième, adressée à mon
Frere, sera prouvé la réalité du grand Œuvre par
tout ce qu’il y a de plus positif dans l’Histoire
sacrée & profane, qu’il a été & sera toujours le
fondement, ainsi que le premier mobile de toutes
les Religions du monde. Et, dans les suivantes,
just'au nombre de dix, tout ce qu’il est permis
d’écire sur cette Science, sans passer les bornes
prescrites pour conduire les Elus au but désiré.
In sâle omnìa, sine sâle nihil.

A C O R I N T E,
Et se trouve A P A R I S,
Chez C A I L L E A U, Imprimeur-Livraire, rue
Saint-Severin.

M. D C C. L X X V I I.
FAUTES ET OMISSIONS.

FRONTISPICE, lignes 13 & 14, après les mots mon Frère, ajoutez Prêtre, Sous-Doyen en dignité d'une noble & insigne Eglise.
Pages 6, lignes 17, ou, lisez on.

8,   17, à millième, l. à la millième.
10,   28, un fournil, l. un four.
16,   21, effacez le mot tout.
24,   11, pour, lisez on,
27,   21, l'art, l. l'or.
27,   22, ces, l. ces.
30,   25, divulgue, l. divulgat.
37,   14, nature, l. matière.
42,   11, effacez le mot mais.
56,   7, couleur, l. couleurs.
56,   12, es, l. les.
70,   1, compaques, l. compactes.
73,   5, lont, l. l'on.

N. B. Les Exemplaires signés & paraphés ainsi, sont les seuls avoués de l'Auteur.

Le Sancelrien

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEGRAND FUND
Aug. 24, 1931
AVIS
PRÉLIMINAIRE
AUX AMATEURS
DES VÉRITÉS SPAGYRIQUES.

AMI Lector, si tu crois la transmutation des métaux possible, que tu te sentes un esprit désintéressé, une ferme résolution de n'être que le dépositaire passager des trésors, que Dieu voudra bien te confier, pour, en les recevant d'une main, en aider de l'autre ton prochain le plus secrètement qu'il le sera possible, lis moi ; c'est pour toi que j'écris. Mais si tes intentions sont d'amailler des trésors pour ton usage seulement & satisfaire tes passions, crois-moi, ne perd
pas ton temps à me feuilleter ; car je n'écris point pour instruire les Avaricieux, mais pour les Élus seulement.

Tu n'as pas besoin d'aller chercher d'autres Livres que ceux que je te cite, & même si tu es avancé dans la lecture des Philosophes, & que tu commence à les comprendre; le Triomphe Hermétique, doit seul te suffire. C'est Nicolas Flamel qui m'a d'abord indiqué la première matière, & le Triomphe Hermétique me l'a fait comprendre, comme tu verras par la suite, en sorte qu'il n'y a pas un seul des Philosophes que je ne puisse expliquer à la Lettre; & je m'étonne, depuis qu'il a plû à la Divine Providence de m'ouvrir les yeux, comment j'ai pu être tant d'années à employer en lectures, & tant de temps pour comprendre une chose si aisee, n'y ayant pas un seul des vrais Philosophes qui ne parle clairement, n'enseigne la première matière & ne la nomme suffisamment pour la faire comprendre les uns d'une façon, les autres d'une autre, suivant les différentes opéra-
tions par où elle passé. Je ne crois pas qu'il soit à propos de justifier la science par des arguments ; ayant lu qu'Arnaud de Villeneuve, Philosophe du premier ordre, ne put jamais prouver à Raimond Lulle, que la transmutation des métaux existait, ce qu'au contraire, Raimond Lulle, par des paroles auxquelles Arnaud de Villeneuve ne put répondre, le convainquit sans réplique que la Transmutation Métallique étoit impossible selon le cours ordinaire de la Nature, ce dont Arnaud convint pour l'instant & demanda sa revanche pour le lendemain à un temps fixe. En étant convenus l'un & l'autre, & s'y étant rendus, Raimond Lulle, lui dit alors : hier vous m'avez justifié par des argumens invincibles, que la Transmutation Métallique étoit impossible, & je ne pus par des paroles vous prouver le contraire. Aujourd'hui sans vous parler, je vais vous justifier par effet, qu'elle est véritable. En conséquence, ayant fait devant Raimond la Transmutation des bas-métaux en or & en argent, de quoi Raimond Lulle

A iij
convaincu, avoua que cette science ne pouvait se prouver par argumens ; il fit des excuses à Arnaud, qui, inspiré à son sujet, lui apprit le secret, & l'initia presque sur le champ dans tous les mystères les plus secrets, ensuite qu'il est parvenu à un des premiers degrés, & n'a cessé comme St. Paul, de confesser toute sa vie son endurcissement & sa conversion ; aussi, si je réussis, comme je l'espère, las & rébuté de tout ce que j'ai entendu contre notre divine science, depuis plus de vingt ans que je lis les Philosophes, je ferai quelques transformations publiques devant l'élite des premiers Médecins, & des travaux pour l'embellissement de Paris, si considérables, & portant le nom d'où on aura sorti l'argent, qu'à l'avenir personne n'offera soutenir la Transmutation Métalique impossible, ce qui est aller contre la puissance de Dieu ; car enfin dans la Création primitive, n'a-t-il pas dit à toutes les créatures, après les avoir bénites : Allez, croissez & multipliez ; quelle prérrogative auraient donc les végétaux par
(7) 
dessus les métaux, pour que Dieu eût donné de la semence aux uns & en eût refusé aux autres ? Les métaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité & considération devant Dieu que les arbres ? Il faut donc convenir, soutient le Cosmopolite (pag. 30), que rien ne nait sans semence ; car où il n'y a point de semence, la chose est morte, eu égard au composé. Les métaux en ont donc reçu une de la nature, où ils ont été produits sans semence ; s'ils sont sans semence, ils ne peuvent être parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, celle des métaux est le mercure & le soufre, qui ne peuvent, en quelque corps, que ce soit, des métaux vulgaires, trouver dans la terre une chaleur suffisante pour y mûrir & se régénérer d'eux-mêmes, & si cela étoit ainsi, il en naîtrait un grand inconvenient ; car toute la terre où il croît des métaux, ne feroit que métal, où il y a des pierres que pierres, des minéraux que minéraux & ne feroient plus propre à rien autre chose, l'homme, la bête ni les végétaux, ne vivant
A iv
(8)

pas & ne pouvant croître, parmi les métaux, les minéraux, ni les pierres. Voilà pourquoi Dieu n'a pas permis qu'ils pussent se régénérer d'eux-mêmes en terre par le grand inconvenient qu'il en arriveroit; mais Dieu a permis que l'homme put, en les prenant, où la Nature a fini, les reproduire sur terre; & de métaux morts qu'ils sont, en faire des métaux vivans, & il a donné ce secret à quelqu'un selon son bon plaisir, qui nous en ont laissé des livres qui ne sont pas trop faciles à comprendre du premier abord; mais qu'à force de lire, relire, méditer avec patience, on parvient quelquefois d'en comprendre le véritable sens, non pas d'une dixième ou vingtième fois, mais plus souvent à millième, comme il m'est arrivé à moi-même sans jamais me rebuter entièrement, comme je te l'exposerai par la suite; car il y a longtemps que je pourrois réciter par cœur les principaux passages ci-après rapportés, & si j'ai le bonheur de réussir comme je l'espère, & que je te donne le détail de ma vie & de ce que j'ai souffert en-
(9)
tr'autre depuis vingt ans ; je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un par la suite, qui fut curieux d'entreprendre la lecture des Philosopbes ; mais ceux qui y sont parvenus (Za-
chair & le bon Trevisan entr'autres ) ra-
contant leurs travaux : cela m'a encouragé,
toujours flatté qu'à force de patience & de
prieres continuelles, je pourrois fléchir la mi-
féricorde de Dieu, & que pensant sur l'emploi
que j'en serois comme mes modèles, j'ob-
tiendrois de sa bonté, la même grace que je
te souhaite, ami Lecteur ; car selon le Cof-
mopolite, il seroit utile que toute la terre
habitable fut remplie de Philosophes.

Lis-moi avec attention ; point de chimère
dans la tête, point d'autres occupations,
point de manipulation avant d'entendre les
Philosophes, & tu connoîtras alors que tu
n'as pas besoin de beaucoup de choses, sur-
tout n'employe or, argent, ni mercure, ni
minéraux quelconques, sel alrément, bo-
rax, végétaux de toutes espèces & genres,
d'animaux ni de tout ce qui peut sortir
d'eux, soit aquatique, bipedes, volatils, rampants, dans l'eau, dans la terre, sur la terre; & souviens-toi qu'il te faut un seul métal vivant, réduit à la première matière qui est le soufre & le mercure rébis des Philosophes, & souviens-toi encore que d'un arbre naît un arbre, d'un homme un homme & d'un métal un métal. Et qu'il te faut la semence seulement & non le corps duquel tu ne peux rien faire, s'il n'est réduit à la première matière, qui est son sperme & sa semence, comme te le disent tous les Philosophes, lequel attirera son menstrue suivant le poids de la nature, qui est son vaisseau & le feu secret des sages. Rien de plus facile à comprendre; je te le jure encore une fois, & rien pareillement de plus facile à exécuter, comme Basile Valentini (p. 82.) te le dit pour te dire adieu à la fin de ses douze Cléfs.

Celui qui a la matière trouvera bientôt un fourneau, comme celui qui a de la farine ne tarde guère à trouver un four.
(II)
n'est pas beaucoup embarrassé pour faire
cuire du pain.
Pour te faciliter entièrement dans ce
commencement & te conduire comme par
la main, lis avec attention les dix Paragra-
phes suivants & en exécute les préceptes.

§. I.

Malheur à celui qui, pour faire de l'or ou
de l'argent Philosophique, se servira d'autre
matière que du sperme & semence de
l'or & de l'argent, qu'il tirera d'un métal
vivant après l'avoir réduit à la première
matière, sans y employer aucun feu artifi-
ciel ou élémentaire, autre que celui secret de
la nature, qu'il placera dans son vaisseau
aussi secret pour commencer son ouvrage
où la nature a fini le sien, sans pouvoir
s'écartier du regne métallique, ni faire
aucun mélange de quelque façon & na-
ture qu'il puisse être, ne connaissant point
& même ignorant profondément les poids
de la nature.
§. II.

Malheur à celui qui employera l’or, l’argent & le mercure vulgaire, avant d’avoir trouvé leur menstrue vivant, leur dissolvant naturel dans lequel ils se fondent, à l’aide du vaisseau secret de la nature, comme la glace dans l’eau chaude, & qui les réduit à leur première matière, les tire des bras de la mort & les rend vivants, sans quoi ils ne trouveront que perte & dommage.

§. III.

Malheur à celui qui pour tromper ses frères, se vantera de s’avoir faire la pierre; mais n’ayant pas de l’argent pour y travailler, demandera par avance de l’or, de l’argent ou quelqu’autre chose de prix; & fou celui qui l’écouterà & s’y fiera.

§. IV.

Malheur à celui qui employera pour la
confection de l'œuvre autre matière que celle ci-dessus désignée, dont le prix au total ne peut excéder à Paris six livres, & en Province dix sols pour faire le premier aimant, & qui demandera quelque chose pour la seconde matière, qui ne coûte que la peine de la ramasser & se trouve par-tout.

§ V.

Malheur à celui qui demandera pour faire l'œuvre en entier, tout compris, lors le temps & la nourriture d'un seul homme, plus de vingt-quatre livres, dans lesquels entreront l'or & l'argent pour la fermentation, dont un gros de chacun font plus que suffisants, l'huile & tous les vaisseaux généralement quelconque.

§ VI.

Malheur à celui qui, sachant ou croyant savoir l'œuvre, confiera son secret sans connoître à fond le sujet, ou offrira le
(14)
vendre pour or & argent aux grands de la
terre, jamais il n'y parviendra.

§. VII.

Malheur éternel aux présomptueux qui,
croyant connaître par mes instructions le
secret, & comment opérer pour le mettre
à fin, se forgeront dans la tête des idées
chimériques de richesse & de possession
sur la terre, ou qui, ayant obtenu de Dieu
quelque don pour guérir ses frères, leur
vendra bien cher ce qu'il aura trouvé gra-
tis; car il sera renversé dans ses idées & n'ap-
prochera jamais de la Table Sacrée.

§. VIII.

Malheur à vous, Riches de la terre qui,
non contents de la fortune que Dieu vous
a accordée, en désirez de plus considéra-
bles, & sous l'espérance d'y parvenir aisé-
ment, écoutez ces souffleurs de charbon
qui font métier & marchandisent de vous.
(15)
tromper, & sous de vaines & imaginaires
promesses, vous dissipent votre réel pour
courir après le fictif. Je vous avertis cha-
ritablement que vous serez leur dupe; qu’ils
ne vous procureront que pertes, domma-
ges & angoises, & qu’ils ne savent que
l’art de vous surprendre.

§ IX.

Encore que ces huit Paragraphes dussent
être suffisants, pour faire ouvrir les yeux
aux fourbes & à leur dupe, il faut entière-
ment que je leur cloue la bouche pour l’a-
venir par une vérité, à laquelle ils ne pour-
ront jamais répondre. Esprit Saint, ne me
quittez point dans ce pas difficile, que de
même que la colonne de feu éclairoit les
Israélites, pendant la nuit & la nuée obs-
cure, les cachoit pendant le jour aux pour-
suites de l’armée de Pharaon, que la verge
d’Aaron dissipât & engloutit les serpens que
les faux Prophetès de ce Roi furent paroi-
tre; de même aussi, ô mon Dieu! accordez
à vos Philosophes, que ce que je vais révéler de plus secret, pourquoi aucun jusqu'à présent n'a osé écrire, soit impénétrable pour ceux que vous n'en jugerez pas dignes; ouvrez les yeux aux uns & fermez les à ces avaricieux, comme Elisée ferma ceux des Soldats du Roi de Syrie, qu'il conduisit en Samarie sans savoir où ils alloient; que je les conduise de même de précipice en précipice, qu'ils n'y voyent qu'obscurité dans la plus forte lumière. Éclarez au contraire vos Élus, comme vous avez fait depuis le commencement du monde; qu'ils puissent conserver le secret que vous leur avez confié d'âge en âge, sans que jusqu'à présent rien n'en ait publiquement transpiré; qu'il soit conservé, suivant votre Sainte volonté, jusques vers la fin du monde, ou par punition de ceux des grands pécheurs qui y existeront, vous permettrez qu'il soit révélé à fin de trouble tout l'ordre public, d'enlever la subordination, & alors tout étant dans le même rang de richesse, le trouble & la confusion se mêlera parmi eux, comme
il arriva dans la confusion des langues de la Tour de Babel ; ce que vous avez fait annoncer par votre Prophète Nostradamus, dont on méprise aujourd'hui & les Prophéties & la personne, ainsi qu'il a toujours été d'usage à l'égard de ceux dont on ne connaît point la force des écrits. Je rapporterai à la fin de cette Lettre la Prophétie, & l'expliquerai à la lettre.

§. X.

Ecoutez, fils des Sages, la Sentence irrévocable que je vais prononcer en dernier effort, contre les Sophistes souffleurs & fourbes ; & vous, Dupes, prétez des oreilles attentives.

Notre première matière, commencement de l'Œuvre, l'antimoine d'Artephius, l'humidité visqueuse de Zachaire, le sec qui attire naturellement son humide : cette masse confuse de la lumière sortant des ténèbres, où les yeux du vulgaire ne voyent que fécès & abominations, ce reste du cahos de la pre-
mière matière du monde, ce dissolvant uni-
versel de la Nature, cet esprit crû qui doit
extraire un esprit mur du corps diffout &
de rechef l'unir avec l'huile vitale pour
opérer les miracles d'une seulre chose; ce
menstrue végétal uni au minéral qui doit
diffoudre un troisième menstrue essentiel
pour composer la foudre des Philosophes, cet
esprit de *Philalete* qui ressemble à du mé-
tal fondu dans le feu, cette mine de l'acier
du *Cosinopolite*, cette source de la *Fontaine
du Trevisan*, cette humidité selon d'*Espagnet*
avec laquelle la Nature commence toutes
ses générations; l'ouvrage de la Pierre que
l'art doit commencer où la nature a fini,
cette nature qui se réjouit dans sa nature,
contient nature & surmonte nature; enfin
cet argent-vif de *Géber*, pour la création
duquel il loue & bénit le Seigneur de lui
avoir donné une substance & des proprié-
tés, qui ne se rencontrent en nulle autre
chose de la nature, & à l'occasion duquel
*Philalete* ajoute, que sans lui les Alchi-
mistes auroient beau se vanter, tous leurs
(19)

ouvrages ne feroient rien ; tout ceci, dis-je, qui ne traite que d’un seul sujet sous divers opérations, se doit commencer & cuire dans le vaisseau & au feu secret de la nature, sans pouvoir l’aider en façon quelconque par aucun feu artificiel ou élémentaire de quelque espèce qu’il puîsse être, soit d’eau chaude, de charbon de toute espèce, de motte-à-brûler, de lampe, bougie, fumier, chaux & tous autres, sans en excepter aucuns. La plus légère lumière, fut-elle d’un seul fil d’or, troubleroit la nature dans cette première opération, où il faut qu’elle reste seule & cachée ; & j’ajoute plus encore : c’est que dix fols sont plus que suffisants pour faire connoître si l’on est dans la véritable voie d’obtenir l’eau seche qui ne mouille point les mains. Voilà ce qui a jamais été dit de plus clair sur la première matière, & de plus instructif pour ceux qui désirent en avoir les premières connaissances, & je jure, surtout ce qu’il y a de plus faut, que je tcais ce que je dis & que je l’ai écrit à la lettre ; & quoique je n’aie

Bij
point encore opéré comme j'en conviens; j'ai pour mon guide le Trevisan, qui, comme moi connaissant la première matière, a fort savamment disputé contre des Philosophes qui avoient fait la Pierre; ce que tu peux vérifier, (pag. 385, l. 2.). Je puis sans me glorifier, mais moyennant la grace de Dieu, faire la même chose.
ÉLÉMENS DE LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE.

PREMIÈRE LETTRE

À Madame

Ambassadeur de France à Toulouse.

MADAME,

Quelle joie pour moi, de pouvoir vous convaincre par écrit, que je suis enfin parvenu à la connaissance de la première matière de la Pierre des Sages, d'où on la tire, & comment la préparer en Elixir.

Ce don du Ciel, après lequel je soupire depuis
si longtemps, ne m’a été inspiré que le lundi premier Janvier, sur les quatre à cinq heures du soir. J’en suis d’autant plus satisfait, que je ne sais plus aucun doute de vous faire occuper la septième place des femmes Philosophes. Marie, sœur de Moyse, en a écrit un petit Traité fort fraisant; Nicolas Flamel convient que Pernelle sa femme étoit aussi en état que lui de la parfaire, l’ayant aidé dans toutes ses opérations. Cléopâtre, Reine d’Égypte, l’a possédée; Thapuntia, Medera & Eu-thica, l’ont pareillement cusses; ainsi Madame, vous ferez la septième; nombre Mystérieux des Philosophes. Voilà plus de vingt ans que je suis occupé dans la Lecture des Auteurs les plus accrédités. J’ai tout quitté, je me suis expatrié, j’ai fait des veux au Ciel, je ne me suis point rebuté, & à force de persévérer de frapper à la porte, il m’a été ouvert. Je vais vous faire un détail exact des passages des Philosophes qui m’ont illuminé, & vous conduire comme par la main au but désiré. Je ne me réserverai qu’un seul mot en sept lettres à vous dire à l’oreille, ne pouvant s’écrire, de crainte que cette Lettre ne tombât en des mains profanes, qui abuseroient d’un si grand trésor; car toute la terre habitable ne seroit-elle pas renversée, si les Avares, comme les Sages, pouvoient faire autant d’or, d’argent, de diamans & perles fines, qu’ils le jugeroient à propos. Voilà le seul objet pourquoi
les Sages ont été réservés. Je ne puis me dispenser de suivre leur exemple ; mais si je l'ai découvert par mes Lectures, vous traçant mon chemin, vous m'aurez bientôt trouvé ; & travaillant conjointement, m'aidant de vos lumières, favorisés du Ciel, sans quoi il n'y a rien à faire ; parvenus au but, nous ne cesserons de soulager nos frères dans leurs infirmités, de les aider dans leurs besoins, & quittant ce monde sans regret, nous espérerons une béatitude éternelle, à laquelle vous, comme moi, nous adressons de prières pour l'obtenir.

Demandez à mon frère les quatre volumes de la Bibliothèque des Philosophes & mon Cosmopolite ; ces cinq volumes renferment toutes mes citations. Lisez & relisez cette lettre plusieurs fois & tâchez même de l'apprendre par cœur ; remplissez vous-en l'esprit & ne la quittez point que vous n'ayez commencé à la comprendre ; marquez moi vos difficultés, je vous les applanirai ; lisez sur-tout le Triomphe Hermétique, c'est le plus intelligible, & l'Auteur, à qui j'ai le plus d'obligation, m'ayant ouvert la première porte. Attachez-vous encore au Trevian, il ne l'a découvert qu'à 64 ans, après bien des travaux & lectures. J'ai le même âge ; mais je n'ai jamais opéré, voulant auparavant entendre & concilier dans mon esprit tous les Auteurs. L'Ouvrage se doit commencer en Mars ; mais mes occupations à Paris trop considérables pour ma fortune
(24)

pour le quitter en ce temps, m'enlevent toute espérance pour cette année & la suivante ! heureux si je puis opérer dans deux ans !

Vous verrez que le Trevijan fut également deux ans, sachant l'Œuvre sans pouvoir l'accomplir. Je ne sais point si je me flate ; mais je crois que je n'aurai pas beaucoup de difficulté dans l'opération ; n'y ayant pas un seul Auteur que je n'entende ; de plus, d'ici à ce temps vous pourrez bien vous-même l'avoir faite. Quel chagrin pour mon Épouse qui voulait consulter son Confesseur pour avoir son agrément pour lire des livres approuvés. Quel crevé-cœur pour mon frère, à qui par reconnaissance de toutes les obligations que je lui ai, je devois une préférence, & qui a traité la Science de pure invention & fausse dans son principe, suivant ce que lui avait attesté son Médecin. Quelle douleur pour ce Médecin moribond & prêt à partir au milieu de sa course, d'avoir erré si grossièrement, sur le seul préjugé que c'étoit la doctrine de Paracelse le plus grand ennemi de ce corps. Que la volonté de Dieu soit faite ; mais si je réussis comme je l'espère, je n'en fouirai point le talent, je rendrai mes guérisons si publiques qu'il ne sera pas possible de révoquer jamais en doute cette Science que la notoriété publique annonce d'âge en âge avoir été autrefois possédée à Tours par un Monsieur de Beaune, à qui la Ville a l'obligation des Fontaines publiques qui,
(25)

en font un des principaux ornements. Pour vous plus encourager encore, Madame, je vais de faire vous envoyer toutes les merveilles que notre Pierre-opere sur les trois Règnes de la Nature, ouvrage que j'avais ci-devant ébauché, & que j'ai mis dans le plus grand jour qu'il m'a été possible. Je ne puis vous céler que je n'ai jamais su à quoi Dieu m'appelloit, & que jamais homme n'a été plus inconstant que moi. J'ai passé par plusieurs états sans pouvoir m'y fixer, toujours content sans jamais rien désirer. Il sembloit en moi-même que je devois occuper une autre place que celle où j'étois, rempli de désirs & sur le champ satisfait, le lendemain je pensois à choses nouvelles. L'esprit d'intérêt ne m'a jamais dominé depuis que je me connais. Toujours désirant voyager, j'avais un secret pressentiment que cela pourroit un jour s'exécuter; car je puis remercier le Ciel de toutes les graces qu'il ma fait, & je puis encore dire, avec vérité, que je n'ai jamais rien désiré sans l'avoir enfin obtenu. Je me rappelle que dans ma plus tendre jeunesse votre mari, son frère & moi, très proches voisins & presque élevés ensemble, nous avions Alexis Piedmontois qui parle de la Pierre; que je leur ai acheté ce livre que j'ai encore actuellement à Tours & dont j'ai lu bien des fois les articles où il parle de la sublimation du Mercure. Je vins à Paris en 1755 pour y demeurer &
premier livre que j'y ai acheté fut les Œuvres du Cosmopolite, Auteur d'une grande science & de la première réputation ; il m'a occupé seul jusqu'en 1756 que j'achetais les trois premiers livres de la Bibliothèque des Philosophes. Je nageai alors en pleine eau & formai bien des idées auffits détruites que conçues ; car je n'ai jamais été entéré, & quand ce que je penfois être la première matiere se trouvoit rejetté par un Philosophe, à l'instant je formois d'autres idées ; mais quelle fut ma surprise lorsque je vins lire un des passages du Trevisan (p. 349) qui s'exprime ainsi.

Laissez aluns, vitriols, fels & tous attraments, borax, eaux fortes quelconques, animaux, bêtes & tout ce que d'eux peut sortir, cheveux, sang, urines, spermes, chaires, œufs, pierres & tous minéraux, laissez tous métaux feulets ; car combien que d'eux foyt l'entrée & que notre matiere par tous les dires des Philosophes doit être composée de vif-argent, & ce vif-argent n'est autre chose qu'ès métaux, comme, il apert par Géber & que les métaux ne sont autre chose qu'argent-vif congelé par maniere de degré de décoration, toutefois ne foyt ils pas notre Pierre tandis qu'ils demeurent en forme métallique ; car il est impossible qu'une matiere ait deux formes, comment donc voulez-vous qu'ils soient la Pierre-qui est une forme moyenne entre métal & mer-
(27)

Our, si première icelle forme ne lui est ôtée & cormpue.

Ce paffage me conterna de telle façon que je fus près de trois jours sans boire, manger ni dormir, je n'en compris pas d'abord toute l'étendue, je jettai ensuite mon plan sur la rosée, la neige, le verglas ou autre matière semblable, le flos cæli, le fer à mine, &c. Je me figurais y trouver un sel qui put décomposer les métaux ; je repris courage & il dura jusqu'à ce que je fus tombé sur un passage du Triomphe Hermétique (p. 254), qui dit : elle s'époufe elle-même, elle s'engoufe elle-même, elle naît d'elle même, &c.

Point de difficulté, dis-je alors, qu'on ne peut rien ajouter au premier aiman des Sages hors de sa nature métallique, puisqu'il contient dans son sein, ou attire lui-même des influences célestes, ce qu'il a besoin. Me voilà encore dans la douleur & l'amer-tume de cœur ; je regardai plus haut dans le même Auteur, & j'y lus (p. 250).

L'air le mercure & toutes les autres substances particulières dans lesquelles la Nature finit ces opérations, soit qu'elles soient parfaites, soit qu'elles soient absolument imparfaites, sont entièrement inutiles ou contraires à notre Art.

Je me trouvais alors semblable à une personne dans un bois qui a perdu son grand chemin & ne sçais de quel côté tourner ses pas.
Je pris le Cosmopolite que j'ouvris inopinément & j'y lus ce qui suit (p. 38).

Que tous les Fils de la Science sachent donc que c'est envain qu'on cherche de la semence en un arbre coupé; il faut chercher seulement en ceux qui sont verts & entiers.

Ce dernier passage qui m'accablois sans ressource, sembla néanmoins me donner une nouvelle espérance; point de doute, dis-je en moi-même, que les métaux qui ont souffert le feu de fusion sont morts & sans action, il me faut aller dans les Mines pour les prendre avant d'être fondu; en conséquence j'avais demandé en Angleterre de la mine de plomb & d'étain, & de faire en sorte qu'elle ne mouilla point; mais lisant quelques jours après La Lumière sortant des ténèbres, Ouvrage très-excellent & supérieurement écrit, (p. 496), vers la fin de la page, j'y lus:

De-là vient que les métaux qui ont souffert le feu de fusion demeurent comme morts, parce qu'ils sont privés de leur moteur externe.

Je fus très-satisfait de ce passage qui me confirmait dans mon idée, & attendois avec impatience mes Mines d'Angleterre; mais reprenant plus haut ce que l'Auteur j'y lus (p. 439, dernière ligne).

Mais quelque misérable Chymiste inférerà peut-être de là que les métaux imparfaits étant encore dans leurs mines, pourroient bien être le sujet suf-
lequel l'art doit travailler; quand on lui accordait la conséquence, toujours ce feroit mal à propos qu'il entreprendroient de travailler sur eux, puisque nous avons fait voir que les vapeurs mercurielles dont ces métaux impairs ont été formés, ou les lieux de leurs naissances étoient impurs & contami-nés, comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'élixir. Il n'appartient qu'à la seule nature de les purifier ou à ce bienheureux soufre aurifique, c'est-à-dire, à la Pierre parfaite.

A dieu dont mes pauvres Mines, par bonheur pour moi que la commission ne fut pas faite.

J'en voulus à cet Auteur fort mal à propos; car son sentiment me fut confirmé par le *Cosmopolite* (p. 58), où expliquant la nature animale, végétale & minérale, il y soutient avec juste raison, que rien n'est produit dans la Nature sans semence; que les métaux ont en eux-mêmes leur semence, comme les deux autres régnes, & qu'ils peuvent être multi-pliés comme eux dans leurs semences pour laquelle faire opérer, la Nature n'a pas une suffisante chaleur dans la terre.

J'ai resté plusieurs années à lire; mais sans pouvoir comprendre où gissoit le lievre, & mon esprit étoit tellement abattu qu'à peine avois-je pris un livre & là quelque lignes que je le quitois sur le champ: cependant plein de mes lectures & connaissant dans mon esprit ce qu'il me falloit sans pouvoir le trou-
ver dans les livres, je lus dans le Trévisan (p. 330) où il dit, parlant de l'Œuvre en général :

Elle est tant aisée que si je te disois ou montrois l'art par effet, à peine le pourrois-tu croire ni entendre, tant elle est facile ; mais il y a un peu de peine pour entendre nos mots & d'en savoir la vraie intention.

J'avois précédemment là dans Philalethe, tome IV (p. 93), où il dit sur le même sujet, les paroles suivantes : Je te jure sur ma foi que si l'on disoit seulement le régime & comme il se doit faire, il n'y aurroit pas même jusqu'aux fous qui ne se mocquassent de notre art, ce que plusieurs autres Auteurs ont confirmé.

Quoique jeusse désiré que ces Auteurs eussent parlé plus clairement, afin de les entendre avec plus de facilité & parvenir au vrai but, je me mocquois du Trévisan, lorsqu'il disoit que je trouvois un jour qu'il avoit parlé trop clairement, & que moi-même si je l'avois, j'écrirois plus obscurément que lui. Je le regardois comme un trompeur & un amuseur de leçuteurs ; mais à l'instant même je l'excusois sur ce que cette science étant un don de Dieu, qu'il distribue lui-même à qui il veut, ils ne peuvent parler plus à découvert, de crainte que cet art ne tombe entre les mains de quelque méchant qui la divulgue comme il a été dit ci-devant, d'où il en arriveroit des inconvénients, que Dieu ne permettra qu'à la fin du monde ! Elle existe, j'en suis sûr, me disois-je à
moi-même; elle est dans les livres suffisamment expliquée. Pour la comprendre, si Dieu le permet, ayons donc recours à lui, & tâchons de fléchir la miséricorde. J'ai continué mes vœux, mes prières à l'Étre éternel, jusqu'à la veille de Noël dernier, où revenant de la Messe de minuit, je fus excité de relire mes Auteurs, & au fur & à mesure que je les liois je me trouvais plus instruit. Je n'ai point quitté l'ouvrage jour & nuit; car j'en ai passé avec trois heures seulement de repos. Ces trois clefs de la Nature, une d'or, une d'argent & l'autre de fer, me frappoient continuellement. Bon Dieu, me disoïs-je à moi-même, si je pouvois seulement trouver une de leurs ferrures, sûrement je pourrois découvrir les autres; c'est certainement le feu, le soufre & le mercure; enfin je me forgeois dans la tête mille & milles idées différentes.

Je n'avais jamais pu rien comprendre dans Flamel à l'endroit où le Juif Abraham enseignoit la première matière: Voyons donc, me dis-je, ce traité; & comme Flamel s'y explique (p. 199): voici ce qu'il y dit:

Car encore qu'il fût bien intelligiblement figuré & peint, au quatrième & cinquième feuillet du Livre en question; toutefois aucun ne l'eût pu comprendre sans être fort avancé dans leur Cabale tarditive, & sans avoir bien étudié les Livres des Philosopbes.
Voici comme Abraham Juif s'explique ensuite,
(p. 200).

Premièrement, au quatrième feuillet il peignoit un jeune homme avec des ailes aux talons, ayant une verge caducée en main, entortillée de deux serpens, de laquelle il frappoit un casque qui lui couvroit la tête. Il sembloit, à mon avis, le Dieu Mercure des Payens. Contre lui venoit courant & volant à ailes ouvertes, un grand Vieillard qui avoit sur sa tête une horloge attachée, & en ses mains une fauix comme la Mort, de laquelle, terrible & furieux, il vouloit trancher les pieds à Mercure.

A l'autre côté du quatrième feuillet, il peignoit une belle fleur au sommet d'une montagne très-haute, que l'aquilon ébranloir fort rudement. Elle avoit la tige bleue, les fleurs blanches & rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les dragons & griffons aquiloniens faisoient leur nid & leur demeure.

Au cinquième feuillet il y avoit un beau rosié fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un chêne creux; au pied desquels bouillonnoit une fontaine d'eau très-blanche, qui s'alloit précipiter dans des abîmes; passant néanmoins premièrement entre les mains d'infinis peuples qui fouilloient en terre, la cherchant; mais parce qu'ils étoient aveugles, nul ne la connoissoit, hormis quelqu'un qui en considéroit le poids.
A l'autre page du cinquième feuillet, il y avait un Roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer, en fa présence par des Soldats, grande multitude de petits Enfans, les meres desquels pleuroient aux pieds des impitoyables Gendarmes, & ce sang était puis après, ramassé par d'autres Soldats, & mis dans un grand vaisseau, dans lequel le Soleil & la Lune du Ciel se venoient baigner.

Ce passage m'a toujours frappé de plus en plus; & dès que je m'ennuoyais dans mes lectures, je le lisais avec goûtx sans qu'il m'ait jamais rebuté, & à chaque fois il me fournissait de nouvelles idées, sans en comprendre le sens véritable; il en est de même d'un autre passage du petit Payfan, Tom. 4, (p. 190 & suivantes).

Tu sauras que qui que ce soit n'arrive à la connoissance de ces fleurs qu'il ne soit appelé de Dieu, guidé par la foi & par invocation, encore lui arrive-t-il dans ses recherches de grandes peines, ennuis & afflictions; afin que cette haute science lui soit à grande vénération lorsqu'il la possède comme un trésor cher acheté.

Mais puisque tu es parvenu jusqu'en ces lieux tu verras que Dieu m'autorise à te dire, que de ces deux fleurs provient après leur conjonction, & non point plutôt, la première matière de tous les métaux; ce qui t'est confirmé par Trévisan sur la fin de la seconde Partie, où il nomme ces deux
fleurs homme rouge & femme blanche ; mais les Philosophes, pour beaucoup de raisons, ont dit plusieurs choses sur le sujet de cette première matière pour la couvrir & la racine d'un voile ; & ils se sont aussi gardés de découvrir la seconde matière, quoi qu'il faille premièrement que tu traites cette seconde matière qui est crue & indigeste, ce qui est toutefois le sujet de la Pierre ; il faut que tu la tires comme de l'homme & de la femme, qui après la conjonction devient la matière première que je te déclare ici avec vérité.

Un troisième passage favori est dans le Triomphe Hermétique (p. 222) qui suit :

Je vous déclare que votre conféquence est fort bien tirée, ce Philosophe n'est pas le seul qui parle de cette force ; il s'accorde en cela avec le plus grand nombre des anciens & des modernes. Geber qui a su parfaitement le magistère & qui n'a usé d'aucune allégorie, ne traite dans toute sa somme que de métaux & de minéraux des corps & des esprits, & de la manière de les bien préparer pour en faire l'Œuvre ; mais comme la matière philosophique est en partie corps, & en partie esprit, qu'en un sens elle est terrestre & qu'en l'autre elle est toute céleste, & que certains Auteurs la considèrent en un sens & les autres la traitent en un autre ; cela a donné lieu à l'erreur d'un grand nombre d'Artistes, qui sous le nom d'universalité, rejetten
toute matière qui a reçu une détermination de la nature, parce qu'ils ne savaient pas détruire la matière particulière pour en séparer le grain & le germe, qui est la pure substance universelle que la matière particulière renferme dans son sein, & à laquelle l'Artiste sage & éclairé, fçaît rendre abso-
lument toute l'universalité qui lui est nécessaire par la conjonction qu'il fait de ce germe avec la ma-
tière universálísime, de laquelle il tire son ori-
gine. Ne vous effrayez pas à ces expressions sin-
gulières, notre art est cabalistique; vous com-
prendrez aisément ces mystères avant que vous
soyez arrivé à la fin des questions, que vous avez
defsein de me faire sur l'Auteur que vous exa-
minez.

Réfléchissant sur ces trois passages, je fermai
nonchalament mon troisième volume & le r'o-
vrant, (pag. 54) je tombai sur ce quatrième pas-
sage des douze clefs de Basile Valentin, qui porte:

De plus, remarque que le vin a un esprit volatil,
car en le distillant, l'esprit sort le premier & le flegme
le dernier; mais étant par chaleur continuée tourné
en vinaigre, son esprit n'est plus si volatil, car en
la distillation du vinaigre, le flegme aqueux monte
le premier au haut de l'alambic, & l'esprit le der-
nier; quoique ce soit une même matière en l'un
& en l'autre, il y a bien néanmoins d'autres qua-
lités dans le vinaigre que dans le vin, parce que le

Cij
vinaigre n'est plus vin, mais une pourriture du vin, qui par la continuelle chaleur s'est changé en vinaigre, et tout ce qui en est tiré par le vin ou par son esprit & rectifié dans un vaisselé circulatoire a bien d'autres forces & d'autres opérations que ce qui est tiré par le vinaigre ; car si on tire le verre d'antimoine par le vin ou par son esprit, il est trop laxatif & purge avec trop de vêtemence par en haut, d'autant que sa vertu venimeuse n'étant pas surmontée & éteinte, il est encore empreint de poison ; mais si on le tire par le vinaigre distillé, ce qui en viendra sera d'une belle couleur, & puis, si tirant le vinaigre par le bain-marie on lave la poudre jaune qui demeure au fond, en versant beaucoup de fois de l'eau commune dessus & la retirant autant de fois & qu'on ôte toute la force du vinaigre, alors il se fait une poudre douce qui ne lâche pas le ventre comme ci-devant ; mais qui est un excellent remède, qui guérissant beaucoup de maladies, est à bon droit réputé entre les merveilles de la Médecine.

Cette poudre mise dans un lieu humide se résout en liqueur, qui sans faire aucune douleur, est très-ouvernaire pour les maladies externes : que cela suffise.

Après la lecture de ce dernier Chapitre, je me sentis comme tout illuminé. Je commençai à comprendre la première matière dont Basile Valentin très-finement venoit d'en donner toute la préparation sous l'espèce de l'antimoine condamné par tous
Les Philosophes, je méditai quelque temps & finis ma lecture par le passage suivant du Trevisian.

Mais si tu m'opposois de notre Pierre en disant, qu'au fait bien elle n'acquiert rien, je te dis que si faict; car nous la réduisons asin qu'en icelle réduction se fasse conjonction de nouvelle matiere d'une même racine, & sans cette réduction ne se peut faire; mais il y à addition de matiere, ainsi de ces deux matieres l'une aide à l'autre pour faire une nature plus digne qu'elles n'étoient quand elles étoient toutes seules à part & aussi il apert clairement que notre réduction est requise, car après elles, les matieres prennent nouvelle forme & vertu, & s'y met nature nouvelle; mais en telles réductions comme ils disent, il ne se met point davantage matiere nouvelle pour quelque chose qu'ils faissent; car ce n'est autre chose ce qu'ils font que circuir une matiere nue de forme sans rien innover ni exalter par nule acquisition de matiere ni de forme, & par ainsi il apert clairement que leur réduction ne sont que fantaisies folles & erronnées.

Ce dernier passage joint au précédent & naturellement combinés, m'a tellement ouvert les yeux qu'il ne m'est plus resté aucun doute ou trouver la premiere matiere qui est le sperme & semence des metaux que la Nature nous presente continuellement pour l'unir à l'aiman disposed par l'art; à cet eft, afin que commençant oü la nature a fini elle
puisse suivre les dernières opérations par le secours de l'art, & pousser son ouvrage de la perfection à la plus que perfection pour en gratifier les imparfaits & parfaits métaux, ce que la Nature ne pouvait faire dans les mines, faute de chaleur suffisante, de même qu'elle ne peut séparer l'esprit du vin, à moins que l'art mettant le vin dans une chaudière avec un certain degré de chaleur, n'opère une nouvelle fermentation qui excite la nature à recommencer les opérations sur le vin & porter la matière en en séparant le flegme à la plus que perfection autant que l'Artiste le désirera, afin que de cette plus que perfection, l'art puisse en bonifier des vins foibles qui n'auraient pu murir dans des années pluvieuses ou froides, en y en mêlant une certaine portion.

Si l'Artiste donnoit le pepin du raisin à travailler à la nature réduit en sel, il lui ferait opérer comme des miracles sur les vins foibles & gâtés : mon intention n'étant ici, Madame, que de vous entretenir sur la première matière, je crois que pour le passer aux opérations, d'autant que je pourrais me tromper, n'ayant jamais opéré, quoique j'aie autrefois fourni force charbon, huile & argent au Fort-l'Évêque à un illustre pr Institut fort depuis peu de temps, qui vouloit tirer de la suie des cheminées, ensuite de l'antimoine, ce qui n'est que dans les cabinets dorés d'Hermès : voici seulement ce que
(99)

je pense qu'on doive faire sans vous le donner pour règle assurée. Votre vin se doit tirer à trois fois, il faut le purifier pendant trente jours, tirez de la putréfaction le vin blanc & le rouge des Philosophes, qu'il faut avoir grand soin de garder à part; il ne se gâte jamais quand les vaisseaux sont bien bouchés; il en faut avoir de l'un & de l'autre bonne provision, afin de n'en point manquer comme firent les Vierges folles, les aigles de philalete accomplis. Il faut composer votre œuf philosophique à une partie de rouge & de trois de blanc, ce qui fait le rebis des Philosophes, leur mercure vivant, leur eau qui diffusent les métaux aussi facilement que l'eau chaude diffusant la glace, leur mercure double animé; ce serviteur rouge & la femme blanche qui demandent un degré de chaleur de poule dans l'œuf qui est celle de la nature; le blanc se fait au bain-marie, le rouge au feu de cendres, le blanc accompli, on imbibe jusqu'à sept fois, & lorsque la pierre est en atomes brillants comme la lune, l'on s'arrête pour prendre une partie si l'on veut transmuter en argent, mais si l'on veut pousser au rouge on commence les imbibitions avec le vin rouge; au fur & à mesure que la Pierre a soif, on lui donne à boire avec la précaution sur la fin qu'il faut toujours couvrir la matière, parce que si l'imbibition étoit trop foible, le fixe ne se diffusait point, & l'ouvrage de la nature en transmutant le mercure en or, s'arrêterait sur le champ.
ce qu'il est essentiel de remarquer tant au blanc qu'au rouge. On fermente ensuite la Pierre, soit avec de l'argent, si c'est la blanche, soit avec de l'or, si c'est au rouge; mais pour la médecine il ne faut point de fermentation, ce qui dégraderait la bonté de la Pierre pour le corps humain. Un seul gros d'or ou d'argent pour la fermentation suffit. La projection sur l'argent pour l'or est la plus abondante, ne manquant à l'argent qu'un peu de cuisson pour lui être égal. Je n'entre dans aucun détail plus ample, me référant, sitôt que j'aurai eu le temps d'oérer, de donner une idée précise de toute la manipulation, et de ce qu'on voit dans l'œuf, ce qui ne ferait qu'une répétition, si je le donois ici, joint comme j'ai ci-devant dit que je pourrois me tromper.

Attachez-vous sur-tout Madame, lorsque vous commencerez à comprendre d'ou tirer la première matière, de lire & relire cent fois s'il le faut, le Triomphe Hermétique; car c'est à lui à qui j'ai le plus d'obligation. Il vous expliquera, comme à la lettre, comment rendre les métaux réputés morts vivants, métaux que je compare à un noyau de pêche qui resterait éternellement dans sa nature, si l'art ou le hazard ne le mettoit en terre assez profondément pour y trouver son menstrue naturel, qui dans la saison convenable, aidée des influences célestes, force ce noyau de s'ouvrir pour laisser sortir
(41)

de son sein le germe d'un côté & la racine de l'autre, qui peu-à-peu produisent un arbre vivant d'un noyau qui paroissoit mort; il en est de même des métaux qui ne sont point les seuls du Trévisan, ce qui est bien à considérer; mettez les en leur terre convenable, la nature est une en toute chose, & de morts qu'ils vous paroissent ils feront bientôt vivants pour pomper de l'air & de la terre ce qu'ils auront besoin pour croître, se multiplier comme le noyau, & même multiplier ou plutôt purifier par leur plus que perfection les métaux imparfaits.

Mais une grande faute & qui m'a reculé peut-être de bien des années, est une mauvaise traduction que l'on a fait de la Table d'Emeraude d'Hermès que je suis bien aisé de relever ici: j'en ai l'obligation au Trévisan, quoique l'Auteur du Triomphe Hermétique l'ait pareillement corrigée; mais je n'y avois jamais fait attention, passant tous ces articles sans les lire. Hermès dit, ou plutôt on lui fait dire, il est vrai, sans mensonge certain & très-véritable, & que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, & ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour faire les miracles d'une seule chose.

Le Trévisan dit:

C'est vrai longe & très-certain que le haut est de a nature du bas, & le montant du descendant. Conjoint-les par un moyen & par une disposition.
Vous voyez donc, Madame, que suivant la première Table on ne devroit prendre qu'une seule matière, au lieu que suivant le Trevisan, il faut joindre le haut avec le bas, qui est le fixe avec le volatile, le patient avec l'agent, le soufre avec le mercure, le mari avec la femme, le père avec la fille, le frère avec la sœur, l'oncle avec la nièce, & pour tout dire enfin, un mâle avec une femelle ; il est vrai que cette femelle comme Eve, doit être sortie d'Adam ; c'est sur ces articles qu'un seul morceau je vous dira à l'oreille vous rendra sur le champ aussi au fait que moi ; mais connaissant votre esprit pénétrant, je pense que je vous en dis suffisamment pour m'égaler & n'avoir aucun besoin de mon secours. Mais il se trouvera sûrement d'autres personnes entre les mains desquelles ces lettres tomberont, qui ne feront pas fâchés que je me sois un peu étendu, & qui auroient même souhaité que je voulussie bien leur faire part de ce mot à l'oreille que j'ai à vous dire, n'ayant pas trouvé les deux Tables d'Eméraude ci-dessus, satisfaisantes pour un commençant ; j'ai pris la liberté d'en composer une troisième que voici :

Tire du cahos tes fels, soufre & mercure, putrefie, fais les aigles de Philaete, forme ton œuf de son jaune & d'un blanc ; cuis, imbibe, fermente, multiplie & fais projection ; ainsi le monde a été créé & tiré de puissance en acte.
Vous avez eu connaissance de cette Table, je pense même que vous en avez l'explication, à laquelle je vous prie de n'avoir aucun égard; je ne connais pas alors la première matière; enfin, que vous pourriez reculer au lieu d'avancer.

Sous très-peu de temps vous recevrez les merveilles de la Pierre sur les trois régnes dont je vous ai ci-devant parlé; ce sera un puissant aiguillon, non pour vous, Madame, mais pour ceux qui ne travaillent que pour la récompense.

Je ne pense point que vous trouviez mauvais que je rende cet Ouvrage public. Vous venez de voir dans le Cosmopolite qu'il ne peut y avoir trop d'honnêtes gens qui sachent le grand Œuvre & qu'il ferait même très-utile que tous les hommes vertueux en fussent instruits, de même que l'étoient autrefois tous les Rois d'Égypte & de Perse; mais tout ceci est dans la volonté du Dieu suprême qui la donne à qui bon lui semble: heureux seulement qu'il nous fasse à chacun cette grace; car quoique je sois avancé & même instruit, connaissant à fond la première matière & approchant comment il la faut tirer des limbes où elle est endormie, je ne me vanterai de la savoir qu'après de réelle transmutation & des guérison de maladies désespérées, craignant toujours de résister contre les avis réitérés de mon frère de tout abandonner presque à chaque lettre qu'il m'écrivoit autrefois; car pour lui en avoir envoyé
deux trop précipitamment, il vient de me signifier un silence éternel par sa dernière du 15 Janvier, me marquant qu'il est las de mes folies & de ma conduite.

Je finis en faisant les mêmes prières à Dieu que Flamet (p. 260), & Philippe Rouillac (p. 234), & lui promet s'il m'accorde cette grace d'en bien user à l'augmentation de la Foi, au profit de mon âme, des pauvres en général, des filles delaisées à marier, & à l'accroissement de la gloire de ce noble Royaume à la tête du quel la Providence veut de placer un second Salomon, qui s'est choisi pour conseils & ministres ce qu'il y avait de plus sage & grands personnages parmi son peuple, qui pour exécuter à la lettre ses ordres & sa volonté, ne cherchent que les moyens les plus prompts, pour d'un côté acquitter les dettes de l'état, de l'autre diminuer les charges d'un peuple jugé trop foulé, peuple qui ne cesse & cessera de faire des prières au Ciel pour son Roi, ses frères, toute la famille Royale, & une si illustre assemblée dont la gloire présente & à venir sera à jamais célébrée dans l'Histoire, comme le règne de Nestor ou celui du siècle d'Or. Plaise au Ciel que j'en puisse fournir suffisamment pour réparer le malheur qui vient d'arriver à l'ancien domicile des Rois; & pour accomplir plus promptement des desseins si nobles, qui paroîtront en tout autres mains impossibles, afin que ce peuple reconnaissant pût sur le champ jouir...
une exécution qui n'est différée que faute de fond.
Comme aussi je finis en vous assurant du profond respect avec lequel je ne cesserai d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LE SANCELRIEN TOURANGEAU

Paris, ce 23 Janvier 1776.

P. S. j'ommettois ce que j'ai promis ci-dessus des prophéties de Nostradamus; j'y vais satisfaire sur le champ. C'est l'article trente de la quatrième Centurie (p. 36).

Plus onze fois luna sol ne voudra, 
Tous augmentés & baissés de degrés,
Et si bas mis, que peu or on coudra,
Qu'après faim, peste, découvert le secret.

En voici l'explication littéralement: Du tems de Nostradamus, l'or avait onze fois plus de valeur que l'argent; plus onze fois luna sol ne voudra, voudra, veut dire valoir; tous augmentés & baissés de degrés, c'est-à-dire, que l'argent sera augmenté de valeur & l'or diminué; & si bas mis que peu or on coudra, coudra signifie le foucier, c'est-à-dire, qu'il sera rendu si commun qu'on n'en voudra plus; qu'après faim, peste, découvert le secret; ce qui
(46)

signifie que le secret de la transmutation étant rendu public & n'y ayant plus de subordination, la faim & la peste, fléaux de Dieu, s'ensuivront, ce qui arrivera à la fin du monde; ainsi que Nostradamus le prédit long-temps par avance, raison pour laquelle tous les Philosophes gardent un si profond secret jusqu'à ce qu'il plaie à Dieu qu'il ne se fasse plus aucun travaux manuels sur terre, ce qui arrivera aussitôt que le pauvre qui est aujourd'hui occupé, soit à cultiver la terre, façonner la vigne, ou à autres ouvrages pénibles, fera en or & argent au niveau du riche qui le fait actuellement travailler, & lui paye en une monnoie fictive une nourriture que ce riche ne fera plus en état de se procurer, ni pour or, ni pour argent. Que deviendront alors mon frère, tous vos confrères dignitaires de cette noble & insigne Eglise, ses Chanoines, Prevôts, Bénéficiers, Vicaires & vos petits Aumôniers, lors-que ces bleus de rente, cette graisse volaille, ce gibier & poissons choisis qui vous viennent aujourd'hui en dormant, leurs seront refusés en nature & offerts en or ou argent. Solve hoc vinculum mi frater.
SECONDE LETTRE,

Contenant les merveilles & vertus de l'Elixir blanc & rouge des Sages, sur les trois regnes de la Nature.

Je vous tiens parole, Madame, & comme le conte qu'en la présente n'est que de pure spéculation, vous n'avez qu'une seule lecture de curiosité à en faire, ce qui ne vous détournera pas long-tems de celle de ma première Lettre, sur laquelle j'attends votre réponse, ainsi que votre sentiment sur la présente.

Observez qu'une fois instruite de la première matière, l'ouvrage n'est plus pour les Philosophes, qu'un amusement de Dame & un jeu d'Enfant.

Vous ne ferez point surpris de ce que notre Pierre peut opérer, l'ayant déjà, je crois, lue dans l'ouvrage que je vous ai laissé; quoique toutes ces merveilles vous paraissent contre nature, cependant les Philosophes assurent que la Pierre opère encore des choses plus surprenantes, c'est ce que j'espère vérifier avec vous. Courage, Madame, je tiens l'Echelle mystérieuse de Jacob,
& je vous présenterai une main si sûre, que vous n'aurez rien à craindre pour y monter.

Je ne puis pour le présent vous donner aucune instruction, mais sur les embarras que vous pourrez rencontrer dans vos lectures, j'y satisfirai sur le champ. Prenez votre temps, & après avoir fini sur ma première Lettre, lisez avec attention ce qui suit, ce sera la récompense commune.

Des merveilles & vertus de notre Elixir blanc & rouge, sur les trois regnes de la Nature.

Notre médecine nous préserve de toutes les in-v dispositions qui nous peuvent arriver, parce que surpassant en vertu tous les autres remèdes, elle ne peut pas seulement guérir les maladies que l'on croit ordinairement incurables; mais encore, elle communique à la personne une très-bonne disposition jusqu'à un certain nombre de ses descendants, en leur prolongeant le cours ordinaire de la vie jusqu'au terme prescrit de Dieu, qui est la mort naturelle & non l'accidentelle.

Je ne puis, sur ce, vous donner une plus judi-v cieuse comparaison, que celle d'une bougie par- faite ou viciée.

Si nous sortons de père & mère sains, forts & robustes, la bougie sera complète, & pour la cite
& pour la meche. Si nos père & mère sont de mauvaise constitution, ou l'un deux, la bougie s'en sentira, soit pour la meche, soit pour la cire.

Cette bougie allumée, la mort naturelle est la consommation entière; mais si la meche est mal constituée, ou la cire remplie de bouillon, que quelque chose tombe sur la meche & l'éteigne, quelquefois au commencement, quelquefois au milieu, aux deux tiers, ou aux trois quarts restant de la bougie à brûler; voilà la mort accidentelle que la mauvaise constitution de nos père & mère, ou de l'un deux, nous donne, ou que nous nous donnons à nous-mêmes par nos débauches, passions ou intemperance; nous mourons souvent au commencement, aux deux tiers, ou aux trois quarts de notre vie, d'une mort forcée que j'appelle mort accidentelle, causée par notre propre faute. Notre médecine peut réparer ces défauts, & nous conduire jusqu'à la mort naturelle, mais nous la passer.

Dieu a confié à ceux qui possèdent ce précieux don, la liberté d'être maîtres de la vie & de la mort, de lier & de délier; il les a fait, pour ainsi dire, des demi-Dieux, pour vivre plus de cent ans, par rapport à leurhumanité, parce qu'il y a eu de ces Philosophes qui ont atteint quatre cents ans, & même ont été jusqu'à mille; mais tous ne pensent pas ainsi, & ceux qui ne veulent pas prolonger
leur vie, ont pour motif, que vivant dans ce monde de misère, ils sont privés d’un plus agréable séjour; car il est assuré que cette Science représentant si vivement la gloire éternelle, qu’après avoir abandonné les vanités du siècle, on ne souhaite que d’adorer Dieu, & après cette vie, voir face à face le Créateur dans le Paradis.

Une autre raison décisive nous précède, que quoique les Philosophes peuvent conserver leur vigueur, comme dans leur tendre jeunesse, & retarder en même-temps la vieillesse: néanmoins, parce que le temps de leur vie est prescrit par le Tout-puissant, ils ne sont point en état, quand l’heure est venue, de prolonger leurs jours, & de s’immortaliser.

Il y a beaucoup de Philosophes que l’on a crus morts, & qui cependant fort long-temps après leur mort prétendue, ont été vus vivants; ils ont eux-même fait courir le bruit de leur mort, parce qu’étant tous les jours en danger d’être tourmentés ou d’être mis en prison, sous la réputation qu’ils avaient d’être en possession de la Pierre philosophale, ils ont changé de nom & de pays, ils ont voyage & voyagent encore aujourd’hui, & voyageront incognito, jusqu’à la dernière heure de leur vie, comme je serais obligé de faire moi-même, si j’étais trop tourmenté après la possession de ce secret.
La lépre, la goutte, la paralysie, la pierre, le mal caduc, l'hydrocéphalie, le mal vénérien, la petite vérole, & tous les accidents qui les accompagnent ne fauroident résister à la vertu de cette médecine.

Il faut seulement remarquer que les maladies simples sont plus facilement guéries que les composées : par exemple, si l'incommodité avait été de cent ans, elle feroit entièrement guérie dans un mois ; si elle avoit été de cinquante ans, ou environ, on en viendroit about dans quinze jours ; si elle étoit de vingt ans, en huit jours ; de sept ans, en deux jours ; & enfin si la maladie étoit d'un an, en un jour on en verroit la guérison.

Cette médecine fait entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets, marcher les boiteux ; elle peut renouveller l'homme entier, en lui faisant changer la peau, tomber les vieilles dents, les ongles & les cheveux blancs, à la place desquels elle en fait croître de nouveaux, selon la couleur que l'on desire.

Quoique cet élixir guérisse en très-peu de jours les infirmités les plus rebelles, il peut aussi donner la mort, même réduire en cendre une personne qui en prendroit trop, comme l'ont malheureusement experimenté quelques-uns des Philosophes ; parce qu'alors, par le trop grand usage qu'ils en avoient fait, l'on a reconnu que la chaleur du remède étoit supérieure à celle de leur esto-
macht; mais voici comme on le prend avec précaution. On délaisse un ou deux grains de notre elixir dans un vase, avec de bon vin blanc, qui, sur le champ devient jaune; on en boit, et on en règle la quantité suivant les forces & le tempérament du malade; que si la Pierre eût été multipliée une fois, il faudrait mêler le grain avec mille grains; si elle a été multipliée deux fois avec dix mille grains, & toujours de même, à proportion.

On le prépare encore plus facilement de la manière suivante. On fait avaler un grain de cet elixir dans quelque liqueur à un mouton, ou bien le quart d'un grain à une volaille : on tue, quatre ou cinq heures après, l'animal qui a souffert la force de la médecine, ensuite on fait cuire la viande qu'on peut manger avec toute assurance, & dont on peut prendre les bouillons, sans craindre aucun danger.

Si l'on mêle de cet elixir avec les emplâtres ordinaires pour les maladies externes, comme ulcères, fistules, cancers, écorailles, loupes, bubons, & généralement toutes fortes de gales; il procure en très-peu de temps, une parfaite guérison, & fait encore une opération bien particulière, c'est qu'après que la plaie est guérie, on ne s'aperçoit point de la cicatrice, & la peau devient plus blanche que la neige même.

Pour l'embellissement du visage, en faire dispa...
roître toutes les circatrices occasionnées par la petite vérole, ou autre accident ; c'est la vraie huile de Talc des anciens, elle rajeunit & rend le rein vermeil ; si l'on y en répand seulement une goûte ou deux, elle s'étend tellement par toute la face, qu'elle lui donne une blancheur extraordinaire ; elle entretient même le visage si frais, qu'après la mort de la personne, elle ne paroit que très-peu changée, car elle ne pénètre pas seulement la peau, mais encore le crâne & tous les ossements.

Il seroit à souhaiter que les Dames jouissent de ce trésor, mais il ne faudroit pas aussi qu'il tomât entre les mains de certaines personnes qui en pourroient abuser ; car s'il est utile en plusieurs occasions, dans d'autres, il est en état de pervertir toute la nature ; en effet, pourroit-on s'imager qu'une femme n'ayant que flairé cet élixir, soit aussi-tôt délivrée du travail de l'enfantement, avec une si grande facilité, qu'il semble un miracle ; il fait aussi sortir le fruit, en quelque mois qu'il soit de son terme, si l'on en met sur quelque emplâtre, que l'on applique dans l'endroit convenable.

Une seule goûte mise dans ce lieu, échauffe tellement une femme stérile, qu'indubitablement elle devient enceinte pour peu de vertu que l'homme puisse avoir ; lui-même dans l'occasion peut s'en servir comme la femme, & quelque vieux & im-
puissant qu'il fût, sans blesser aucunement la nature; il serait assuré d'engendrer; une goutte encore de cet élixir mise aux tempes d'une demoiselle, ou au menton d'un jeune homme, rend une odeur si suave, que quand ils passent dans une rue, ou entrent dans quelque maison, on sent cette odeur qui dure près de quinze jours.

Cette médecine a d'autres vertus encore plus incroyables. Quand elle est à l'élixir au blanc, elle a tant de sympathie avec les dames, qu'elle peut renouveler & rendre leur corps aussi robuste & vigoureux qu'il étoit dans leur jeunesse, en force qu'elles ne paroissent pas avoir plus de dix-neuf ans.

Pour cet effet, on prépare d'abord un bain avec plusieurs herbes odoriférantes, dont elles doivent bien se frotter, pour se décrasser; ensuite elles entrent dans un second bain, sans herbes; mais dans lequel on a dissout, dans une chopine d'esprit-de-vin, trois grains de l'élixir au blanc, qu'on a ensuite jeté dans l'eau; elles restent un quart-d'heure dans ce bain, après quoi, sans s'effuyer, on fait préparer un grand feu pour faire sécher cette précieuse liqueur, elles se tentent alors si fortes en elle-même, & leur corps est rendu si blanc, qu'elles ne pourroient pas se l'imager, sans l'avoir expérimenté.

Notre bon père Hermes demeure d'accord de cette opération; mais il veut outre ces bains, qu'on
prise en même-temps, pendant sept jours de suite, intérieurement de cet élixir, & il ajoute, si une dame fait la même chose tous les ans, elle vivra exempte de toutes les maladies auxquelles sont sujettes les autres dames, sans en ressentir aucune incommodité, n'y l'empêcher de concevoir, en usant alors de notre élixir, comme ci-devant.

Si l'on en donne à une jeunesse de 6 à 7 ans, bien constituée de l'un & de l'autre sexe, cela augmentera leur crû de telle façon, qu'à 8 ans ils feront l'un & l'autre aussi formés qu'un autre enfant de 15 ans; le garçon en état d'engendrer, & la fille de concevoir. Je n'aurais jamais fini sur l'article du règne animal, si je voulais ici rapporter toutes les merveilles qu'elle y opère. Elle est le précieux préservatif de la peste, du mauvais air; & par conséquent de ces grossiers brouillards, qui détruisent entièrement la poitrine; elle empêche un homme de s'enivrer, elle excite la passion de Vénus, conserve le vin en sa bonté, lui frit de médecine, quand il est gâté, chasse toute forte de poissons; & ce qui est de plus admirable, elle fait chanter en hyver la linote, le canaris, le rossignol, l'alouette, la cigale, & toutes sortes d'oiseaux, comme dans leur propre saison.

Pour le conserver en parfaite santé, on en peut bien prendre en tout temps, mais il vaut mieux que ce soit aux deux équinoxes; car alors l'homme se re-
nouvelle avec toute la nature : pour ce qui regarde
les autres opérations, il n'y a point de façon dé-
terminée, il ne s'agit que d'avoir de la poudre
parfaite ; et pour connoître sa bonté, il faut en
mél er peu à peu dans de l'esprit-de-vin, il en
doit sortir des étincelles ardent es dorécs, et pa-
roître dans le vase une infinité de couleur.

On ne doit point être surpris de tant de rares
vertus, si l'on examine que le point de vue de
notre élixir est la perfection, même la plus que
perfection de la nature, qui conserve les quatre
cl éments, où es trois principes en une due égalité,
jusqu'à ce que Dieu permette leur destruction,
suivant sa sainte volonté, et les destins sur l'homme.

Car enfin, la mort n'étant autre chose que la des-
truction & la séparation des éléments qui composent
le corps de la nature, il n'y a pas de doute que si l'on
peut toujours entretenir une juste température,
sans qu'un principe surmonte l'autre ; le corps ne mourra
jamais, ce qui lui serait facilité par la subtilité &
la fixité de la substance de cette médecine, qui
à cause de l'abondance de l'humble radicale, prin-
cipe de toutes choses, peut mettre en action con-
tinuelle la chaleur des mixtes, et particulièrement
celle des animaux, ce qui fait dire, avec raison,
que c'est un sujet digne d'admiration, qui fait une
infinité de miracles, lesquels ne sont que des phé-
nomenes de la simple nature, mais que les ignoran
croient être la production de la magie, ne faisant
par réflexion, que c'est un sacrilège & une impiété
d'attribuer au Démon ce qui est dû à l'Auteur de
la Nature; d'autant plus que l'esprit malin n'opère
rien de furnaturel, il ne fait qu'appliquer les choses
actives aux passives; car il ne connaît pas même
l'avenir, par une véritable marque de son igno-
rance.

Avec notre médecine, on peut faire venir des
roses quatre fois l'année, & multiplier tellement
la vertu du rosier, qu'il produira des feuilles &
des fleurs la moitié plus qu'à l'ordinaire.

Non-seulement on peut également faire étendre
la vertu des fleurs, des arbres & des légumes, pour
leur faire porter du fruit quatre fois l'année, ils
en produiront même tous les mois; & bien-loin
que leurs forces en fussent diminuées, elles fé-
roient augmentées au centuple; & cela, par le
moyen de notre médecine, qui est un soleil ter-
restre, répandant sans cesse ses fertiles rayons, du
centre à la circonférence, & fortifiant tellement
la nature des mixtes, qu'ils surpassent à chaque
production en force leur état ordinaire.

Les plantes les plus délicates, qui ont de la peine
à pousser dans les climats d'une température dif-
férente de celle qui leur est naturelle, étant aro-
fée de notre élixir, deviennent aussi vertueuses
que si elles étoient dans leur terroir même.
Cette médecine rend toutes sortes d'herbes propres à grener & à croître au milieu de l'hiver, les plantes venimeuses en font même si purifiées, que si l'on vient à s'en servir alors pour les mêmes maux qu'elles auraient pu produire auparavant d'être corrigées, elles guérissent la personne sur le champ; la renoncule des prés, nommée par les Arboristes, apium risus, fait mourir en riant, quand on en a mangé; le napel est si vénéneux, & son poison est si violent, qu'il n'y a presque point de contre-poison qui soit capable d'y remédier; jusques-là même, que si l'on dormoit à son ombre, on ferait ensuite si assoupi, que l'on n'en pourroit plus revenir, comme l'ont expérimen- menté deux Bergers, dans la campagne de Tiburte.

En un mot, la conit, la morelle, & le mangastavas des Indes, sont devenus si prélanfs, qu'auflitôt qu'on en a pris, on devient fou & enragé; mais si ces parties antipathiques à la nature des animaux sont corrigées & tempérées par la force supérieure de notre médecine, elles sont alors plus spécifiques que ne seroient les remèdes tirés des minéraux, qui doivent abonder en un sel d'autant plus propre pour servir de contre-poison, qu'ils sont tirés de l'arsenic, de la sandarague, & de l'orpiment.

Pour corriger ces plantes, on tire le suc de la plante même qu'on veut faire fructifier, & on dissout
deux grains, plus ou moins de notre élixir, dans une pinte de ce suc, duquel on arrose ensuite la racine de la plante, & parce que ce suc est fort semblable à la même plante; il est facile à croire que la chaleur de la médecine s'unissant intimement avec celle des simples, elle les rend en très-peu de temps contraire à leurs premières nature; quant à la malignité, en leur faisant produire dans un arbre des fruits meilleurs que les autres de son espèce, & si c'est une plante, des fleurs plus belles que les naturelles, avec des couleurs plus agréables, & une odeur plus forte; de forte qu'on peut les conserver longtemps, étant moins corruptibles que d'autres.

Quelques Philosophe ont pris plaisir à faire; non-seulement produire du raisin à la vigne tous les mois, mais ils ont mis encore un grain de la poudre physique, dissoute avec du vin, dans le centre de la racine d'une vigne, & elle a produit des feuilles & du raisin marqué de plusieurs petites taches d'or très-agréables à voir, les pepins même en étoient aussi empreint, que si on les avoit doré exprès.

On peut encore détruire entièrement une sémence de son germe, & ensuite on le lui redonne en plus grande qualité & quantité; on prend, par exemple une livre de feves, on les fait bouillir, après quoi on les laisse sécher; il est assuré que
par le degré du feu qu’elles auront souffert, le germe en aura été entièrement détruit; et par conséquent, elles seront incapables de produire, mais si l’on veut faire revivre & fructifier les feves, on disfous dans la même eau qu’elles auront bouilli, deux grains de la médecine, & alors on y trempe les mêmes feves; elles ne manqueront point de s’impregnner de la vertu végétative dont on les ait privées.

En effet, que l’on sème des trois sortes de feves en même-temps, & de la même qualité primitive; savoir, de celles qui auront été bouillies, qui loin de profiter, pourriront en très-peu de temps dans la terre; qu’on en plante qui n’aient point bouilli, elle pousseront suivant la chaleur & le beau temps; qu’on sème de celles à qui on aura redonné la vie perdue, elles seront moitié moins de temps à pousser que celles ordinaires, & rapporteront au centuple; il en ferait de même de tous les grains, si l’on vouloit s’en donner la peine.

Une autre expérience singulière: prenez une plante entière, & très-fêche, la dût-on mettre en poudre avec les doigts, comme du tabac, laissez tremper la racine dans une liqueur préparée avec de notre élixir, & en quatre heures de temps, la plante commencera à réverdir, comme si on ve-noit de l’arracher de la terre, & dans la suite, elle portera les mêmes fleurs & les mêmes graines
qu'elle aurait produit auparavant, qui iront jusqu'à la plus parfaite maturité.

Palingénèse.

On prend de notre médecine, on la distille avec de l'esprit-de-vin, qu'on mêle avec partie égale de l'eau distillée d'une même plante que l'on veut reproduire, on y ajoute trois gros de son propre sel; on met le tout dans un vase qui ne doit être rempli que jusqu'au gouleau; on le met ensuite dans une place, sans le remuer, & trois jours après, on y voit croître une plante pareille à celle dont on avait distillé l'eau & tiré le sel; la plante demeure toujours en cet état; mais si l'on vient à remuer le vase, la forme de la plante se détruit, elle revient néanmoins dans sa première figure, si on la laisse encore reposer trois jours: voilà une des façons de faire la palingénèse; néanmoins il est certain que si l'on a voit les trois principes d'une rose, tellement astralisés & séparées de leurs parties hétérogènes, que par un moyen, unissant entre le sel, le soufre & le mercure, on fit un sel qui se fondit à la moindre chaleur; il est vrai, dis-je, qu'en mettant ce sel dans un vase, on verroit aussidans l'entière représentation de la rose.

Thomas d'Aquin, au Livre intitulé L'étre des Étres, dit que l'on peut, par artifice, accompagné de la nature, dans l'espace d'une heure, tirer de la
(62)
semence d'une concombre, les feuilles, les fleurs & les fruits; pour le prouver encore davantage, il ajoute ces propres paroles: Parce que j'ai vu, pendant que nous étions à table, pour commencer à dîner, on sema de la graine de concombre, dans une terre préparée & arrosée d'une certaine eau faite expressly, & aussitôt la graine poussa, il en sortit des feuilles & des fleurs, & ensuite du fruit que l'on nous servit à table, auparavant que nous fussions à la moitié du repas. (Repas à la S. Thomas, 3 h. à table.)

Raimond Lulle, rapporte que si l'on prend la valeur d'un grain de millet de cette médecine, qu'on la faisse diffoudre dans de l'eau, & que l'on la mette ensuite dans le cœur d'une vigne, jusqu'à la profondeur ou concavité d'une noisette, il en naîtra artificiellement des fleurs & des rameaux, ce qu'il dit avoir fait de ses propres mains dans le mois de Mai.

Cette terre & cette eau préparée, ne sont autre chose que le premier & second Ciel magique; l'or supérieur & inférieur, qui étant unis tous deux ensemble, comme le principe de tous les mixtes font le premier être de l'or vulgaire, dans lequel on trouve pareillement le premier être de la concombre & de la vigne, ce qui leur donne une si prompte vertu; car alors leurs trois principes, actifs & constitutifs, étant augmentés dans le suprême degré par la nature de notre médecine, & n'agissant plus sur
leurs parties terrestres, la concombre & la vigne n'ont plus de peine à pousser en très-peu de temps, parce qu'ils ont toute la chaleur requise; que s'ils demeuroient deux ou trois mois pour attendre les influences du soleil élémentaire; la même chose le pourroit faire de tous les autres végétaux, parce que de même, qu'on peut faire croître la concombre; on pourroit avoir aussi en tout temps, des raisins, des pommes, des poires, des fraises, des framboises, des melons, des petits poids, & autres légumes & grenage de toutes espèces, ainsi que des ananas & autres fruits étrangers, tous en leur parfaite maturité & bonté.

Vertus de notre Elixir sur les Pierres.

Il change les pierres, tant naturelles qu'artificielles, en pierres précieuses; il ôte les taches de ces dernières, il fixe quand il est au blanc toutes les pierres qui ont la couleur blanche, comme diamants, saphirs, émeraudes & marguerites; si la pierre est au vert, elle fait des émeraudes de la couleur; si elle est à la couleur de l'arc-en-ciel, elle fait des opalles, avec la poudre jaune, c'est-à-dire, avant qu'elle devienne rouge, on en fait les pierres jaunes; telles sont les hyacinthes, diamants jaunes, topasès; & enfin avec le rouge, on en fait des écarboucles, rubis & grenats, qui surpassent en beauté & vertus, les pierres orientales, & elles
montent alors à un si haut degré de perfection, qu'elles font honte à leurs semblables ; on en voit l'expérience dans le cristal que cette médecine réduit en diamant si fin, si éclatant, si brillant, si pesant, & si fixe, qu'il est plus diamant que le diamant même ; il faut cependant remarquer dans cette opération le degré de chaleur ; car le cristal se calcinerait par un feu violent, ce qui n'arrive point dans la suite, lorsqu'il est intérieurement pénétré par la médecine.

On doit encore mieux se servir du cristal que l'on aurait fait avec de la pierre au blanc, dont trois grains versés sur un verre d'eau de fontaine, la rendent sur le moment, dure & transparente, comme est le véritable cristal.

Si l'on veut faire des perles de la semence des orientales, ou des coquilles ; on prend de leurs semences, & on la fait diffusée dans notre médecine, qui la réduira facilement sur un feu doux, en manière de gelée épaisse : c'est cette gelée que l'on peut former avec les mains, & à qui l'on donne telle figure & grosseur que l'on veut, fournie comme la perle que l'on montre dans la galerie du grand Duc de Florence ; ces perles se font ordinairement rondes ; pour les faire, on prend un moule d'argent, doré en dedans, bien poli & séparé en deux parties, comme ceux des Potiers d'étain.
On forme la perle, on a soin d'y faire un petit trou, afin qu'un petit fil d'or, comme un cheveu, y puisse passer; on remplit ensuite les deux moitiés du moule de ladite pâte; avec une spatule d'or, on place le fil d'or dans le milieu, on ferme le moule, & on passe & repasse le fil pour faire les perles percées, après quoi on ouvre le moule, on met la perle, dans un plat d'or, ainsi que son couvercle, sans la toucher des mains; on la laisse sécher à l'ombre, sans qu'il paraisse dessus aucun rayon du soleil. Quand on les a ainsi toutes faites, & qu'elles sont bien sèches, on les passe dans le fil d'or, sans les toucher, & on les trempe dans de l'esprit-de-vin, dans lequel on aura encore diffus de l'élixir; on retire les perles, & on les fait sécher une seconde fois, & alors elles sont parfaites pour l'usage.

Notre Pierre a encore deux vertus très-surprenantes; la première, à l'égard du verre à qui elle donne intérieurement toutes sortes de couleurs, comme aux vitres de la Sainte Chapelle à Paris, & à celles des Églises de Saint Gatien & de Saint Martin, en la Ville de Tours; elle rend en outre le verre malléable, semblable à la Tasse qui fut présentée à l'Empereur Tibère; il ne s'agit que de lui insuffler une certaine oléaginosité fixe, qui lui manque pour l'extension, & l'unit parfaitement bien en toutes les parties; de sorte que l'on pour-
(66)

toit frapper & battre ce verre sur l'enclume, comme tous les métaux d'où il tire son origine. L'or, avec sa beauté, ferait-il à comparer avec ce verre, on en bâtiroit des maisons qui ne périraient presque jamais, & au travers desquelles on verroit tout ce qui se passerait dehors, sans qu'on pût être vu au-dedans, par la manière dont il seroit posé.

La seconde qualité singulière de notre pierre ou élixir, est, que si l'on y trempe un linge où toute autre matière combustible, le feu ne le peut point consumer, ni donner d'atteinte, de même si l'on en mêle avec de l'huile ordinaire, pour la lampe, ou qu'on l'incorpore avec de la cire, pour en faire des flambeaux ou bougies, ils s'enflamment & brûleront continuellement, sans se consumer, particulièrement si l'on fait la meche avec de l'amiante, de l'alun de plume, ou du fil d'or sans sole.

Notre Pierre est une eau séche qui ne mouille point les mains, un feu humide qui ne brûle point; par le moyen de ce petit monde, on peut voir tout ce qui est dans le grand, on échauffe les choses froides, on réfroidit les chaudes, on humecte les fèches, on séche les humides, on rougit les blanches, on blanchit les rouges, on amolit les dures, on durcit les molles, on fond les congelées, on congele les fondues, on murit les crues, on réin-crude les cuites, on adoucit les aigres, on aigrir
les douces, on nettoie les sable, on fait les propres, on donne la vie aux mortes, on ôte la vie aux vivantes, on augmente les petites, on apetisse les grandes, on épaissit les subtiles, on subtilise les épaisses, on rend les douces salées, & les amères douces; & enfin, on rend volatile ce qui est fixe, & le fixe volatile, par de merveilleuses opérations.

Avec cette Pierre, les Philosophes voient, comme dans un miroir, toutes les choses futures; & c'est par cette Science divine, que Môysè a écrit, que Nostradamus a composé ses centuries que le Sage admire en secrêt, & les fouz méprisent publiquement, parce qu'ils n'en comprennent point le sens mystérieux & caché.

C'est par cette science, & sur-tout par l'élixir au rouge, que les Philosophes se sont élevés par-dessus le commun des hommes, en prédissant l'avenir; ils ne se sont pas seulement contenté de parler des choses générales, ils ont éclairci les particulières. Ils ont connu & prédit qu'il devoir y avoir un jour un Jugement universel, lequel aurait précédé la conformation des siècles, que tous les morts ressusciteroient dans leurs corps, que lors de cette résurrection, les ames s'y joindroient pour ne s'en plus séparer, que les corps glorifiés seroient d'une clarté & d'une subtilité incroyable, pénétrant les choses les plus solides, au lieu que les reçouvs seroient pour toujours dans les tene-
hres & dans l'obscurité, où ils souffriront toute sorte de martres, par la seule pensée qu'ils auront du bonheur des élus, & que leur privation de la vue de Dieu, fera éternelle.

Ils ont reconnu ce qui s'est passé, lors de la création du monde, & ce qui doit arriver lors de sa fin, par l'extinction du feu centrique, ou par la rupture du vaisseau qui le conserve en son entier; vaisseau que ce grand Dieu parois tenir en sa main, sous la représentation qu'ils nous en ont ancien-nement laissé d'un globe; ils nous ont encore insinué que sa bonté infinie, qui ne tend jamais qu'au mieux, & ne fait point rentrer dans le néant ce qui en est une fois sorti, lors de la consommation des siècles, exaltera sa très-sainte Majesté, élèvera le feu très-pur qui est au firmament, au dessus des eaux célestes, donnera un degré de plus fort au feu central, tellement que toutes les eaux se réfou-dront en air, que la terre sera calcinée par la violence de ce feu; de manière que ce feu, après avoir consumé tout ce qui sera impur, sublimerà les eaux qu'il aura circulées en l'air, & les rendra à la terre purifiée; en sorte que Dieu fera un monde plus noble que celui-ci, ou habiteront tous les Elus, comme Adam, notre premier Père, dans le Paradis terrestre.

Hermès, premier père des Philosophes, long-temps avant le divin Moyse, ne nous a-t-il pas dit:
Pour moi, si je ne craignois le jour du Jugement, & d'être damné, pour avoir caché cette Science, je n'en aurais rien dit, & je n'écrirais point pour l'enseigner à ceux qui viendront après moi.

Virgile, dans la quatrième de ses Eglogues, en interprétant la Sibylle de Cube; n'a-t-il pas prophétisé la venue de Jésus-Christ, par ces paroles: Ultima cum ai venit, &c.

Platon, n'a-t-il pas écrit dans ses Ouvrages tout au long l'Evangile de Saint Jean, in Principio erat Verbum, jusqu'aux mots, sìuit homo missus à Deo; ainsi que le rapporte Saint Augustin dans ses Confessions, quoique Saint Jean n'ait écrit son Evangelie que fort long-temps après la mort de Platon.

Les Philosophes, par le moyen de leur élixir, peuvent composer différents mirours, comme miraculeux, dans lesquels on peut voir ce que les hommes écrivent & délibèrent loin de nous, ou pour ou contre nos intérêts, ce qui est justifié bien clairement dans l'ancien Testament, au Livre quatrième des Rois, chap. 6, où Elisée, Prophète Philosophe, & possesseur d'un de ces mirours, découvrit au Roi d'Israël, les entreprises du Roi de Syrie contre lui, celles même que ce Roi n'avait communiqué à aucun de ses Sujets; qu'on lise ce chapitre en entier, & on verra si ce que j'écris des merveilles de notre élixir, est digne, ou non, de la plus grande attention & ferme foi; on y

E iij
voit paraître les objets terrestres & compaquiès, les Diaphanes & les Aériens, comme sont les esprits élémentaires, invisibles au commun des hommes, avec leurs opérations & constellations, ce qui est encore justifié dans ce que rapporte Elisée, au même chapitre cité.

Il représente encore un homme absent, comme s'il était présent; quand il y aurait entre les deux personnes plusieurs centaines de lieues de distances, elles se parleront & recevront réponse aussi intelligiblement, comme si elles n'étoient éloignées que de quelque pas; bref elles peuvent s'écrire, comme vous pouvez le comprendre, dans un pays tout ce qui se passe dans un autre, sans envoyer ni lettres ni Courier.

Ils peuvent y voir à découvert, & sans peine, ce que le Ciel & la Terre ne fauroient concevoir, & par leur moyen, trouver le mercure des Philosophes, & le voir aussi clairement que si on le tenoit dans les mains; on y distingue la couleur, qui est de laphir, mêlé de blanc.

Ils peuvent également, par le moyen de leurs miroirs, voir leur soufre qui est de couleur chéridoine, riche trésor de la nature végétative, en trouver & pouvoir en cueillir en telle abondance qu'ils désireront, sans jamais risquer d'en trouver la fin; & de ces deux matières, composer un nouveau miroir qui ne paroîtra que rouge, mais si rempli
de feu, que par le moindre mouvement ou agitation, il brûleroit & consommeroit, à une certaine distance, tout ce qui se rencontreroit, aussi promptement, comme le feu du tonnerre, de la même manière qu'Elie fit aux Soldats d'Acab; voyez le chapitre premier du quatrième Livre des Rois, ou est la preuve de ce que j'avance.

Ils en peuvent faire encore un autre, qui représente tout ce qui est dans l'air mobile & immobile, selon qu'il est fait sous la juste constellation. On en voit des effets surprenans, mais naturels à ceux à qui Dieu fait la grace d'en connaître la vertu. Et enfin, un dernier miroir ardent, également utile par sa partie concave que convexe; ce miroir peut rendre les rayons du soleil si multipliés, qu'il peut de très-loin brûler & détruire des Villes entières, consumer les armées de mer & de terre, comme il est rapporté que firent autrefois Archimède, sur les vaisseaux de Métellus, qui assiégeoit Siracuse & Procôle, quand les Turcs voulaient prendre à une première fois Constantinople, à quoi ils ne feroient jamais parvenu, s'il ne fut mort avant le dernier siège, à moins que l'attaque ne se fut fait de nuit, sans clair de lune.

La manipulation de ces miroirs est très-facile, si l'on fait composer les eaux qui séparent l'obscurité des métaux, & ensuite en former ce métal, duquel ils sont faits, dont la glace doit conserver...
( 72 )

une couleur rouge comme le sang; on fait fondre la matière, on la laisse refroidir jusqu'à ce qu'il s'en forme une glace, que l'on poli subtilement.

On forme après cela les miroirs physiques, & on leur donne les règles de la dioptrique, il faut que toutes ces opérations soient achevées en peu de temps, afin que la matière resplendissante qui sert à leur faire représenter nos merveilles, soit dans la plus grande force, & qu'alors en éprouvant les miroirs au soleil ou à la lune, ils fassent une très-belle lumière.

C'est cette lumière qui illumine l'homme dans un instant, lui fait comprendre toutes les langues, qui lui fait pénétrer le fond de la mer, les entrailles de la terre, la création du monde, & partie des miracles de Dieu, dans l'ordre qui y regne; on y voit, comme dans la page d'un livre, tout ce que la terre contient sur la superficie, à la distance de l'horizon; en un mot ceux qui sont assez heureux de savoir composer de semblables miroirs, quelques méchants hommes qu'ils fussent aupara-vant, quelque fausse religion qu'ils professassent; fussent-ils les plus grands Athées qui aient encore paru, sont tout d'un coup changés dans leurs mœurs, deviennent tout à fait gens de bien & dans la plus haute vertu.

Outre les miroirs que l'on peut faire avec ce métal composé, on en fait encore les véritables talismans, anneaux, cachets, images & figures ma-
giques de nos ancêtres; & selon les influences des planètes qui ont servi à leurs compositions, ils opèrent diverses merveilles; car alors cette matière contenant en puissance & en acte les vertus du Ciel & de la Terre, par le mariage, pour ainsi dire, que l'on fait des signes célestes, avec les corps métalliques; ils opèrent une infinité de miracles, qui ne feront crus qu'après l'expérience.

De plus, on peut encore, sur ce métal rougi au plus grand feu, marcher hardiment, sans se brûler; on en fait des balles & menu plomb pour la chasse, qui tueront d'un seul coup deux ou trois douzaines de perdrix, si elles étoient attroupées, ou à peu de distance, sans qu'il s'en sauver aucune; on en fabrique des épées, des sabres, des poignards, des piques & des couteaux; doués d'une si grande force pénétrative, qu'ils perceront les corps les plus durs: un homme seroit invulnérable; quand il ne porteroit qu'un casque de ce métal, de sorte que les balles des mousquets, les boulets de canon, les bombes, les grenades, les carcaisses, & autres armes meurtrières ne pourroient jamais faire la moindre meurtrissure à la personne; au contraire, elles se romptoient plutôt en mille pieces, & les éclats renvoyées à leur source, iroient plus loin en reversant, que d'où ils seroient venus.

Il en est de même des ornemens des chevaux; car si on leur fait avec ce métal des mors, des renes,
& des fers, ils pourront galopper devant une batterie de canon, sans crainte d'être endommagés ni blessés en façon quelconque.

De ce même métal, on fond des vases de cuisine, soit pour boîte ou pour manger ; si l'on vient à y mettre du poison de quelque qualité qu'il soit, aussitôt le vase sue & chasse en dehors plusieurs grosses taches, que l'on reconnaît facilement être la malignité d'une chose vénéneuse, pour laquelle on ne sauroit prendre un meilleur contre-poison, que la matière même qui sera restée dans le vase.

Par le moyen de ce métal, on peut causer des tempêtes sur la mer, les appaiser, faire continuer le calme, faire régner les vents d'Est, Ouest, Nord-est, faire engendrer des nuées, les dissiper, faire paraître le soleil, faire pleuvoir, tonner, neiger, grêler, en tout temps.

Il est aussi capable d'empêcher que personne ne puisse dire ni penser du mal de celui qui en porte, il l'éclaircira, & lui fait contenter les esprits les plus bizarres ; il lui fait enfin expliquer & résoudre les arguments les plus équivoques, & les enigmes les plus difficiles, comme Salomon fit à la Reine de Saba, & Daniel au Roi Nabuchodonosor, ainsi que Joseph au Roi Pharaon.

Voyez l'Histoire du Prophète Daniel, chap. 2 &
4; & pour Joseph, dans le Livre de la Génesè, ch. 40 & 41.

Si l'on remplit un tonneau d'eau de pluie, qu'on la laisse croupir, qu'ensuite on sépare l'eau claire & azurée de ses impuretés, qu'on l'expose au soleil dans un vaisseau de bois, & qu'on y jette dedans une goutte de notre huile incombusible, on voit qu'il se leve des ténèbres, comme lors de la création de l'univers, ce qui a fait justement dire à Hermes, dans la Table d'Emeraude, ainsi le monde a été créé.

Après quoi, si on en met deux gouttes, la lumière se sépare des ténèbres; enfin, si l'on en met consécutivement trois, quatre, cinq & six gouttes, on y voit clairement tout ce qui s'est passé dans les six jours de la création, ce que Moïse nous a si savamment détaillé par la permission de Dieu.

Cela paraît si admirable & si incompréhensible, qu'il est impossible d'en pouvoir, par écrit, donner en détail les circonstances; l'on aurait même de la peine à croire, si j'avance qu'on y voit passer, comme dans une procession, tous les hommes de nom qui ont possédés le secret depuis Adam, jusqu'au dernier d'aujourd'hui décédé, & qu'on les y reconnaît très-distinguément, & la différence du sexe.

L'on y voit quel corps Adam & Eve ont eu avant leur chute, quel a été le Serpent, l'Arbre & le Fruit défendu; ce que c'est que le Paradis ter-
(76) refre, où il est situé; l'on y voit en quel corps les justes ressusciteront, & ceux que nous avons reçus d'Adam, quelle est cette chair & ce sang qui est né & engendré en nous par le Saint-Esprit & l'eau; car nous ne ressusciterons pas dans le corps que nous a laissé Adam par héritage; mais en chair & en sang régénéré par le S. Esprit & l'eau, & en tel corps que Jesus-Christ notre Sauveur est monté au Ciel.

Si l'on prend les sept métaux, selon leurs planètes, dont on imprime la figure dans leur heure propre, que l'on mette tous ces métaux dans un creuset, en suivant l'ordre que ces planètes tiennent dans le Ciel, en commençant par Saturne, que l'on ferme les fenêtres de la chambre où l'on fait l'opération. On fera tout entouré d'une flamme céleste, qui aura été occasionnée par sept gouttes de l'élixir que l'on aura versé dans le creuset pour faire fondre les métaux; tout ce qui est alors dans la chambre, paraîtra aussi reluisant que le soleil: on voit sur sa tête tout le firmament, comme il est représenté au Ciel étoilé, on voit le soleil, la lune & les planètes, avec leurs mêmes mouvements qu'ils font toute l'année; mais enfin tout disparaît dans un quart-d'heure.

Si l'on prend encore un peu de notre pierre, avec de l'eau de pluie, que l'on mette le tout dans un vase bouché, dont la troisième partie soit vide,
(77)

& que l'on le mette dans un lieu où il ne puisse être ébranlé en façon quelconque; on verra dans la pleine lune cette eau augmenter tellement, que le vaisseau sera totalement plein; dans le décours de la lune, l'eau diminuera à proportion, comme elle avait augmenté, & cependant elle retiendra toujours son même poids & sa même qualité.

Si à chaque pleine lune, quand elle est sur notre horizon, l'on se retire en particulier dans un jardin, & que l'on jette de notre poudre dans de l'eau de pluie; peu à peu il montera des exhalaisons avec grande force, jusques dans la concavité de la lune, & si l'on continue chaque mois cette opération, il n'y aura aucun Philosophe qui ait la connaissance de la Pierre des Sages, dont on ne sait le nom & la demeure; car chacun en même-temps sortira de sa maison, & tournera les yeux vers le Ciel & les quatre parties du monde; il remarquera que cet ouvrage ne peut être fait que par un vrai Philosophe, & ayant la même science, au même temps de la pleine lune par de semblables opérations, il répondra au premier Philosophe qui, par ce moyen en sera connu, & il connoîtra ainsi tous ceux qui vivent sous l'horizon.

Pour ce sujet, la même nuit qu'il lui aura été répondu par une semblable flamme, il faudra s'indre les tempes avec de notre élixir blanc, prier Dieu dévotement qu'il nous fasse la grâce de connoître
celui qui aura répondu, arrêtant fortement son imagination dans ce seul désir, il s'endormira; & quand on est éveillé, on rappelle dans sa mémoire ce que l'on a vu pendant la nuit, & l'on fait en même-temps le nom & la demeure de tous les Philosophes voisins, & sous l'horizon; que si l'on ne pouvait pas les trouver tout d'un coup, ils feraient les premiers les démarches pour venir; s'imaginant vraisemblablement que le nouveau Philosophe n'aurait pas encore l'entiè re révélation de tout le secret.

Les Philosophes se font aimer de qui ils veulent, se font respecter par-tout, s'approprient la science des autres, peuvent inventer des machines, où un seul homme dans un métier, travaillera & gagnera plus dans un jour, que cinquante autres hommes ne feraient dans le même métier, en y suivant les routes ordinaires; ils ont de la hardiesse dans tout ce qu'ils entreprennent; & dans les batailles, ils gagnent toujours la victoire, pourvu cependant qu'ils portent de la Pêche sur eux, qui les empêche pareillement d'être frappé du tomber; enfin, cette élixir rend ceux qui en usent d'une sagesse si angélique, qu'il ne se trouve rien dans l'univers qu'ils ne connaissent, depuis le cèdre du liban, jusqu'à l'éphèse de sur les murailles; ils connaissent encore les vertus & propriétés de tout ce qu'il y a sur la terre, & savent tirer du plus grand poison les médecines les plus salutaires.
Celui qui use de notre élixir, pendant neuf matins, & s'en frotte les tempes, est rendu si léger, qu'il lui semble être tout d'air, capable de pouvoir voler, comme les oiseaux, & se rendre comme invisible, par sa grande agilité. Je ne dirai plus rien, étant juste de conserver quelque chose pour une troisième Lettre ; je répondrai seulement à ce qu'opposent les Sophistes, contre les guérisons miraculeuses que nous faisons.

**Premier Argument des Sophistes, contre la médecine universelle.**

Il est impossible, objectent-ils, que trois sujets particuliers puissent être guéris par un même remède; s'ils diffèrent tous les trois en être, en constitution, en aliments & médicaments; les créatures des trois règnes de la nature différent en être, en constitution, en aliments, & en médicaments; elles ne peuvent donc être guéries par un même remède.

**RÉPONSE.**

J'avoue que la forme des créatures est différentes; mais il n'en est pas de même de la matière, parce que ces sujets étant tirés des éléments, & y devant sans doute retourner; il est évident que les
mêmes éléments & médicaments leur serviront à tous les trois également.

SECOND ARGUMENT.

Les animaux se nourrissent en partie avec des végétaux, & les végétaux tirent aussi leur nourriture des animaux : ainsi, quel rapport a le règne minéral avec l'animal & le végétal.

RÉPONSE.

Il nous est impossible de nous passer de sel que l'on tire des minéraux, comme de la base & du fondement de cet univers.

Le sel est la partie de la terre la plus épurée, l'eau & le mercure en font les plus spiritueuses, & le soufre est la matière bitumineuse, qui donne le mouvement & le degré de perfection aux deux autres principes, qui, tous les trois réunis, composent les métaux & les minéraux ; leur nature est la même que celle des animaux & des plantes ; ils ne diffèrent tous qu'en l'especé que le Souverain Créateur, dans la création du monde, insula par sa sainte parole à chaque créature en particulier, afin qu'elle se multipliat en son genre & especé seulement.

Les métaux ont plus de sel que de soufre & de
de mercure; & c'est ce qui fait qu'ils ont leurs racines beaucoup plus avant dans la terre que les végétaux qui abondent plus en mercure qu'en sel & en soufre, pourquoi ils poussent leurs tuyaux, leurs feuilles, leurs fleurs & leurs fruits dans l'air, & laissent leurs racines dans la terre comme la plus grossière partie.

Enfin, les animaux qui abondent plus en soufre qu'en sel & en mercure, participent d'un corps mobile, volatil, terrestre & aquatique, parce qu'ils ont une âme sensitive qui, après la mort de l'animal, s'en retourne dans sa sphère.

Les corps les plus durs participent donc des éléments matériels, au contraire des corps délicats, lesquels tiennent plus de l'essence spirituelle de ces mêmes éléments.

Cela doit faire comprendre que les éléments subtils doivent agir sur les grosiers, comme les créatures les plus pures dominent sur celles qui le sont moins, à-peu près de même que les minéraux sont assujettis aux végétaux, & réciproquement ceux-ci aux animaux, pour avoir toujours ensemble un rapport convenable, & que le plus subtil des trois, celui qui a le plus de sel, & le plus pur, puisse servir de médecine pour les deux autres regnes. Tout homme sensé conviendra de ces principes, autrement si contre ses propres lumieres il persiste dans son erreur, pour toute réponse.
je lui rapporterai ce passage de Philalethe, page 11. Ils ont la tête si dure, que quelques signes & quelques miracles qu’ils puissent voir, ils n’abandonneront point leurs sophistifications, & ne rentreront jamais dans le droit chemin.

Je m’arrête en cet endroit pour donner au Public deux Ouvrages sur la première matière qui méritent toute son attention, & dont je pense qu’on me saura bon gré, ainsi que des remarques que j’ai fait sur le dernier.

Le premier sert de clôture aux douze Clefs de Basile-Valestin, page 70.

---

DE LA PREMIERE MATIERE

De la Pierre des Philosophes,

Une Pierre se voit, qui à vif prix se vend,
D’elle un Feu fugitif son origine prend.
Notre Pierre de lui est faite & composée,
Et de blanche couleur & de rouge partée.
Elle est Pierre & non Pierre, & la Nature en elle,
Peut seul démontrer sa vertu nommable,
Pours diselle faire yflir un Ruisseau clair coulant,
Dans lequel elle ira son Père sossoquant,
Et puis d’celui mort, gourmande se paîtra.
Julqu’à ce que son ame en son corps renaitra.
Et sa Mere, qui est de nature volante,
En puissance lui soit, & en tout ressemblante,
Et à la vérité son Père renaisant,
A bien plus de vertu qu’il n’avoir pas avant.
La Mere du Soleil surpasse les années,
En âge, à cet effet, par toi Vulcain aidées.
Son Père néanmoins précède en origine,
Par son spirituel Erre & Essence divine.
L'Espirr, l'Ame & le Corps sont contenus en deux.
Le Magistre vient d'un, qui seul & un étant,
Puet ensemble assembler le Fixe & le Fuyant.
Elle est deux, elle est trois, & toutefois n'est qu'une.
Si tu n'es sage en cela, n'entendras chose aucune.
Fais laver dans un bain Adam le premier Pere,
Où se baigne Vénus, de voluptés la Mere,
D'un horrible Dragon ce bain l'on préparoit,
Quand toutes ses vertus & ses forces il perdoit;
Et comme dit fort bien le Génie de Nature,
On ne peut le nommer que le double Mercure.
Je me tais, j'ai fini, j'ai nommé la Matiere,
Heureux, trois fois heureux, qui comprend ce mystère,
Que le soucieux énuy ne se surprenne point.
L'issue te fera voir ce tant désiré point.


**CLAVIS**

Testamenti **ARNAULDI**
de Villanova & Operum
omnium Sapientium.

**LAPIS Philosophorum**
de terræ secturëns in igne

**CLEF**

Du Testament D'**ARNAULD** de Villeneuve,
& des Ouvrages de tous
les Sages.

Après avoir purifié
& exalté par le feu la
F i j
Pierre des Philosophes fortant de la terre, & qu'elle est remplie d'une eau très-limide qui accroît visiblement en moins de douze heures, la mettre dans une étuve où l'air soit sec, & dès qu'elle sera épurée par la vapeur d'un feu tempéré, en extraire les parties hérétogenes ; sitôt qu'elle est purgée de ses fèces, elle devient propre à l'œuvre ; étant ainsi préparée & prête à l'emploi, on tire un feu vierre de ses parties les plus pures que l'on enferme sur le champ dans l'œuf philosophique ; avoir grand soin de conserver la chaleur la plus égale pour la cuisson de la matière, qui passera alors par plusieurs couleurs, avec la compagne, jusqu'à ce qu'elle parvienne.
à la couleur blanche, qui réjouira l’Artiste, en lui annonçant qu’il est dans le droit chemin, & que par la suite, il peut, sans crainte aucun danger, augmenter le degré de feu jusqu’à ce que la matière prenne la couleur rouge & s’y fixe, qui est la fin de l’ouvrage & le triomphe de l’œuvre.

EXPLICATION des endroits qui m’ont paru les plus difficiles à comprendre.

Lapis Philosophorum, la Pierre des Philosophes; cette première matière, ainsi que sa préparation, & le feu dont on doit se servir, sont les trois articles sur lesquels les Sages ont été les plus réservés, convenant que le surplus n’est qu’ouvrage de femme & un jeu d’enfant. Basile Valentin, dans les Vers ci-dessus, désigne la première matière & sa préparation autant qu’il est possible; si l’on fait une sérieuse attention à ce qu’il dit, il n’est pas le seul qui la qualifie de Pierre: le triomphe hermétique, page 210, convient que la première matière qu’il nous faut prendre, est véritablement Pierre dans l’état de sa première préparation, puisqu’elle est solide, dure, pesante, cassante & friable.

Il n’est pas le seul qui l’appelle Pierre. Calid; dans son Secret d’Alchimie, page 93, y parle de cette façon: C’est une Pierre vile, noire & puante, qui ne coûte presque rien; elle est un peu pesante, &c.
& il ajoute enfin, ceci est la révélation & ouverture de celui qui la cherche.

Le fin Cosmopolite, dans son Traité du Sel, page 254, s'exprime ainsi. C'est une Pierre & non Pierre : elle est appelée Pierre par sa ressemblance ; premierement, parce que sa miniere est véritablement Pierre au commencement qu'on la tire hors des caverne de la terre, c'est une matiere dure & seche qui peut se reduire en petites parties, & qui se peut broyer à la façon d'une Pierre.

Secondement, parce qu'après la destruction de sa forme qui n'est qu'un soufre pendant qu'il faut auparavant lui ôter, & après la destruction de ses parties qui avoient été composees & unies ensemble par la nature, il est nécessaire de la reduire en une essence unique, en la digérant doucement selon nature, en une Pierre incombusible, résistante au feu & fondante comme cire : ce qu'elle ne peut faire qu'en reprenant son universalité, comme a observé le triomphe hermétique rapporté dans ma premiere Lettre, page 34.

C'est sans doute de cette premiere matiere, de cette Pierre divine & furnaturelle, qu'il est dit dans Moyse, eduxit aquam de petra & oleum de saxo durissimo.

Avant de quitter cette Pierre, je ne dois pas omettre ici une remarque de la plus grande conséquence pour les commençans, & qui les
arrête court, comme il n’est arrivé à moi-même. Les Philosophs, à dessein d’emrouiller, nom-
ment souvent cette Pierre notre matière, comme j’ai fait à leur imitation, page 17 de ma première Lettre; lorsque j’ai mis le mot notre, je n’enten-
dois point cette matière à la sortie de la terre, comme en conviennent tous les Sages, entr’autres le Triomphe hermétique, p. 210; mais lorsqu’elle est parfaitement purifiée & réduite en pure substance mercurielle, alors seulement c’est notre matière, suivant le sentiment de la Cassette du petit Paylan, du bon Trévisean, de Zachaire, & l’universel de tous les philosophes. In igne perfectior feur exaltatur.

Il faut faire ici la même distinction sur le feu que sur la première matière. Le feu secret, celui que les Philosophes nomment notre feu, n’est pas celui qui commence le premier ouvrage; & sur cet article, il y a de grandes distinctions à faire, où je vais suivre pour guider le bon Trévisean, page 377, parlant de l’ouvrage de l’Artiste, & en quoi il peut aider à la nature: on y trouve, mais se-
ulemment le feu est tout l’art de quoi s’aide nature, car nous n’y saurions faire autre chose; après avoir parlé de l’extraction de notre mercure ou première matière, page 379, on y lit, mais de ceci n’est ai-je rien voulu dire, car c’est le feu qui le parfait ou qui le détruit; & comme disent Aros & Calid, en tout notre ouvrage, notre mercure & le feu F iv
suffisent au milieu & à la fin, mais au commencement n'est-il pas ainsi; car ce n'est pas notre mercure ce qui est bon à entendre.

Il feroit superflu de rapporter d'autres autorités pour justifier du tems qu'il faut appeler notre matière & notre feu : ce que j'ai dit suffira à qui l'entendra dans son sens naturel.

Je dois encore observer en passant qu'il y a de trois especes d'or, l'astral, l'elementaire & le metallique; que le mercure des Philosophes les contient tous les trois en puissance, sans quoi il ne feroit pas possible de les faire passer en acte; il faut de meme faire attention que le mercure des Sages, lorsque les Philosophes l'appellent notre mercure, contient & renferme en lui-même son soufre & son sel, dont l'un le coagule, & l'autre le fait passer en elexir blanc ou rouge, suivant les imbibitions; & que ce mercure animé est la premiere matière des metaux dont use la nature dans les mines; & que l'Artiste sage & éclairé lui fournit sur terre, pour, à l'aide du feu secret, en faire des metaux vivans que l'Art lui fait porter à un degré de perfection au-dessus de ceux qu'on tire de la terre; pour de cette outre perfection les en vivifier & perfectionner sur terre ce que la nature n'a pu faire en terre, faute de chaleur. Limpidissima aqua potu saiatius ad minus horis duodecim undique visibiliter tumens.
Notre première opération doit mettre notre Pierre en état de s'engroisser elle même en moins de douze heures de temps, sans qu'il fuit besoin de lui rien ajouter en façon quelconque, sous peine de tout perdre; la seule attention de l'Artiste est de la mettre dans un lieu convenable où elle puisse remplir ses mamelles vierges d'un lait virginal qu'il faut traire avec prudence & prudence tant qu'elle voudra bien en donner, sans, en façon quelconque, la forcer, & faire de ce lait une bonne provision pour n'en point manquer au besoin, tant pour l'œuvre que pour ses imbibitions. Deindè in stupha postius, &c.

Je ne trouve plus que deux difficultés qui méritent attention, & que voici: quod conseltrim est la première, cum compare suo est la seconde? quod conseltrim, sur le champ, ce mot a trait aux deux mercures qu'il faut mettre dans l'œuf pour en faire le mercure animé des Philosophes, qui recommandent de ne point perdre la chaleur qu'il aura acquise pendant toute l'opération: c'est pourquoi ils veulent qu'à l'instant même qu'on le tire des mamelles de la mere, on l'enferme. Et Zachaire, page 503, prescrit positivement que la jonction de ces deux mercures, qui est le mariage du ciel & de la terre, se fasse dans l'instant même sans y apporter aucun retardement; & il prétend que le terme de cette conjonction connu, le
(90)

reste n'est plus qu'œuvre de femme & jeu d'enfant, n'étant plus besoin que de cuire les deux matières déjà assemblées ; ce qui me paroit clair.

A l'égard du mot avec sa compagne, Arnauld de Villeneuve entend par-là parler des deux mer- cures que Zachaire, page 504, nomme les deux matières déjà assemblées.

Si l'on réfléchit sur ces deux matières qui doivent composer le mercure animé (dont on doit garder de chacun séparément bonne provision pour faire les imbibitions) & sur ce que les Philo- sophes ont tant recommandé de faire les blan- ches avec le mercure blanc, & les rouges avec le mercure rouge ou citrin; & qu'on prie en cet endroit le Ciel d'être favorable, on ne sera pas fort embarrassé sur la façon de ces deux mercures, ni sur leurs poids pour l'œuf.

Flamel, page 246, avertit charitablement le Lecteur de faire sur ces deux mercures la plus stricte attention; & qu'il s'y ferait trompé sans le Livre d'Abraham Juif : il dit bien que le lait de la Lune n'est pas comme le lait virginal du Soleil, que les imbibitions de la blancheur deman- dent un lait plus blanc que celles de la rou- geur ou couleur d'or; mais il s'arrête en cet endroit sans rien enseigner.

Le Triomphe hermétique, page 310, après avoir dit que de notre liqueur ou lait virginal qu'on
( 91 )

tire de la Pierre, on en fait deux mercuries, l'un blanc, l'autre rouge, et qu'il faut bien prendre garde de se tromper lors des imbibitions; que la lunaire est le mercure blanc, et le vinaigre très-aigre le mercure rouge. Page 312, en parlant des cohabations du mercure sur son père, il tranche du tout, en disant: *Se undecies coit aurum, et cum eo emitit suum semen, et debilitatur ferè ad mortem usque concipit chalybs et generat filium patre clariorem*; ce qui est le secret des deux mercuries qu'il faut conserver séparément, et ne point confondre leurs espèces, lors des imbibitions, comme je le viens d'observer.

C'est de ces deux mercuries, l'un mâle et l'autre femelle, qu'on compose l'œuf philosophique, qui lors du mélange, devient le mercure animé des Philosophes, et auquel ils ont donné plus de mille noms différents; leur poids est un du mâle et deux de la femelle.

Il ne reste plus, selon moi, aucune difficulté à applanir; et tout est suffisamment intelligible dans le surplus du Testament d'Arnauld de Villeneuve.

Voilà, Madame, l'exécution de ce que je vous avais promis par ma première Lettre, et l'accomplissement de ce que vous m'avez prescrit par la vôtre du 30 Août dernier: vous n'avez plus besoin d'autres Livres; car je puis vous certifier avoir rassemblé en peu de mots tout ce qui a été
écrit de plus clair & de plus intelligible sur la première matière des Sages, sur leurs différents feux, les moyens de préparer cette matière, tant pour la placer dans l'œuf que pour en faire les imbibitions, soit au blanc comme au rouge.

La fermentation se trouvant dans Philalethe, & nombre d'autres vrais Philosophes, je n'ai pas cru à propos d'en grossir cette Lettre pour vous en donner des extraits que vous pouvez, comme moi, trouver dans les Originaux même.

J'espère, grace au Ciel, finir enfin toutes mes affaires cette année, & exécuter ce que j'ai promis pour la prochaine. Tout est entre les mains de Dieu.

Je ne puis mieux employer mon temps dans mes momens de loisir, qu'en travaillant à ma troisième Lettre; où comme je l'annonce dans le frontispice de la première, je prouverai la réalité de notre Pierre par tout ce que l'Histoire sacrée & prophane ont de plus précis. Je n'ai point cru mieux faire que de l'adresser à mon frère, qui en nie la possibilité, parce qu'il n'en a point vu d'effets: je ne fais un vrai plaisir de lui justifier par une naturelle analyse que je donnerai du sens mystérieux de la première Semaine de Moyse, qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on lit; & j'espère que vous ferez satisfaite de l'explication que j'en donnerai, à quoi jusqu'à présent personne n'a.
(93)

Pensé. Quoique plusieurs Philosophes, sur-tout Philalethe, en fasse remarquer le double sens, sans l'expliquer que par rapport au grand œuvre seul-lement, la Lumière sortant des ténèbres, dont le nom de l'Auteur est inconnu, n'a point selon moi, frappé au vrai but. Comme mon intention n'est à cet égard que la gloire de Dieu, & que je n'en- tends en façon quelconque toucher à son culte, mais au contraire l'augmenter autant qu'il sera en mon pouvoir, je prendrai la liberté, si vous me le permettez, Madame, de vous adresser mon Manuscrit, & je le soumettrai à votre correction avant de le faire passer sous les yeux de mon Censeur. Je suis, avec le plus profond respect,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LE SANCHEZIEN TOURANGEAU.

A Paris, ce 29 Mars 1777:

P. S. J'ai fini ma précédente par une Centurie de Nostradamus, dont l'explication, quoique na-turelle, ne fautorit pas aux yeux du premier coup. Dans la crainte qu'on ne me pût reprocher, & à Nostradamus, que la Centurie rapportée étoit la seule, dans ses Ouvrages, qui concernât la Phi-losophie hermétique, je vais en donner une se-conde, qui est la 67e de la 3e Centurie, page 30.
Une nouvelle secte de Philosophes,
Méprisant mort, or, honneurs & richesses,
Des monts Germains ne feront limitrophes,
A les ensuivre auront appui & prelles.

Elle ne peut concerner les frères de la Rose-Croix, nés dans l'Allemagne même, & qui y font encore aujourd'hui leur séjour, au lieu que les Philosophes hermétiques, dont parle ici Nostra-damus, ne doivent pas même être limitrophes, ou voisins de l'Allemagne, qui sont les monts Germains désignés par ce Prophète, il n'y a que la seule secte des Philosophes hermétiques qui méprisent la mort, l'or, les honneurs temporels & les richesses : cette secte doit ouvrir les yeux de ceux qui les écouteront, & verront les guérisons miraculeuses qu'ils opéreront, puis qu'ils seront soutenus d'une puissance : ce qui est annoncé par les mots auront appui, & un chacun reconnaissant la vérité de ce qu'ils prophétiseront, s'empressera de les suivre, & de s'agréger parmi eux, ce qui est signalé par le mot & pressé.

La troisième, que je t'apporâtais dans la Lettre que j'adressais à mon frère, indique positivement la ville de Tours, d'où doit sortir un Philosophe qui aura de grandes peines ; mais enfin parviendra au but désiré. Le nom de don époude, y est hommé à une Lettre près qui en a été séparée par Nostradamus, pour en faire un Anagramme.

F I N.